

LE PAYS DE FRANCE

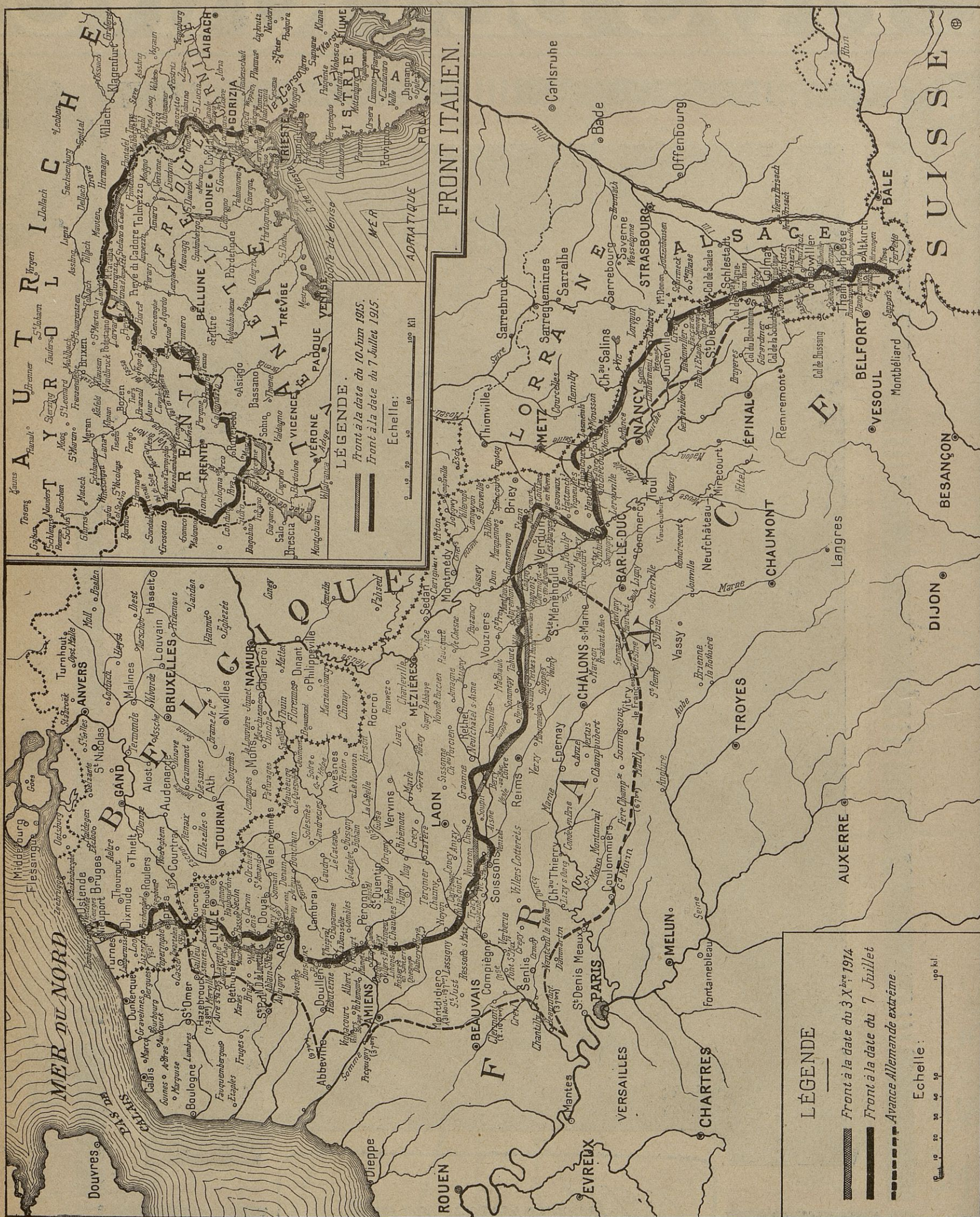


*Débarquement de nuit
aux Dardanelles*

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité
Le M.
2, 4
boulevard Poi
PAR

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 1^{er} AU 8 JUILLET



DEUX violentes offensives allemandes ont marqué cette semaine : l'une en Argonne, l'autre en Lorraine ; la première menée par l'armée du kronprinz et tout de suite enrayée ; la seconde ayant pour but de desserrer notre étreinte autour de l'armée de Metz qui s'est avancée jusqu'à Saint-Mihiel.

Et cependant on annonce de tous côtés que les Allemands se préparent à renouveler leurs attaques sur l'Yser ayant toujours comme objectif la prise de Calais. Jusqu'à présent, il n'y a eu dans cette région que des luttes assez vives d'artillerie ; on s'est canonné du côté de Waston, au nord-ouest d'Ypres, vers Nieuport et sur le front Steenstraete-Het-Sas. Les troupes britanniques ont attaqué en Belgique ; appuyées par notre artillerie, elles se sont emparées de quelques tranchées allemandes au sud-ouest de Pilken, sur la rive est du canal. Les Allemands ont prononcé plusieurs contre-attaques qui ont été repoussées avec des pertes élevées.

Dans la région d'Arras, violente lutte d'artillerie ; nous avons encore progressé au nord du château de Carleul, situé à quatre cents mètres seulement de l'église de Souchez qui est au centre du village ; quant au Cabaret Rouge, dont il a été question dans les communiqués, il est sur la grande route dans la direction d'Arras, à un kilomètre de Souchez ; nous tenons ce point important qui domine le village où l'ennemi est fortement retranché.

Après un bombardement violent et continu, le 1^{er} juillet, les Allemands ont attaqué à coups de grenades sur nos positions du chemin d'Ablain à Angres, au nord de la route de Béthune ; ils ont été complètement repoussés. Ils sont revenus à la charge le 3 juillet ; ils ont été dispersés par nos tirs de barrage et les feux de nos mitrailleuses ; leurs pertes ont été lourdes. Le lendemain, nouvelle attaque ; d'abord contre nos positions devant Souchez, puis au « Labyrinthe » ; les Allemands ont été obligés de se replier en laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

Le 5, une lutte très vive s'engage autour de la station de Souchez ; mais nous restons maîtres de la position. Le 6, encore une attaque avec de faibles effectifs, facilement repoussée.

Devant ces insuccès, les Allemands bombardent Arras et en particulier la cathédrale.

Au sud d'Arras, à Dompierre, près de Péronne, aux environs de la Boisselle, entre Albert et Bapaume, la lutte de mines s'est poursuivie ; nous avons fait sauter un ouvrage avancé et solidement construit par l'ennemi.

Dans la vallée de l'Aisne, la lutte d'artillerie est incessante et parfois très violente ; il y a eu cependant des combats de mines à Paissy, dans la région de Troyon ; ce village est situé sur un plateau étroit vers l'Aisne et rattaché au plateau de Craonne.

Nous avons dit que l'armée du kronprinz avait violemment attaqué en Argonne ; le fils aîné du kaiser a voulu faire son petit Mackensen ; il a jeté 45.000 hommes sur un front de quelques kilomètres, espérant enfoncer nos lignes entre Binarville et Vienne-le-Château ; mais il a trouvé à qui parler et son attaque a abouti à un échec sanglant.

Le bombardement intense, qui a précédé l'attaque, avait bouleversé nos premières lignes ; mais l'ennemi s'est heurté à la solidité de nos défenses de deuxième ligne et il a été refoulé aussitôt par les contre-attaques de notre infanterie. Le 2 juillet, après une dépense formidable de projectiles, les troupes du kronprinz ont attaqué violemment entre la route de Binarville et Blanleuil, près de la Fontaine-aux-Charmes, au nord-ouest du Four-de-Paris, dans la vallée de la Biesme. Cette attaque a été enrayée. La nuit suivante, nouvel assaut, appuyé par des bombes asphyxiantes ; nouvel échec.

Depuis, l'activité de l'ennemi s'est modérée ; il y a eu fusillade et canon-

nade de Binarville au Four-de-Paris, tout le long de ce bois de la Gruerie qui restera célèbre, mais les actions d'infanterie ont été de peu d'importance et tout à fait locales. Cependant, le 7, les Allemands ont essayé de sortir de leurs tranchées ; ils ont été repoussés.

Sur les Hauts-de-Meuse, on n'a signalé que deux attaques d'infanterie contre nos positions de la croupe sud du ravin de Souvaux, à l'est de la tranchée de Calonne ; elles ont été repoussées.

C'est en Lorraine que la seconde offensive allemande s'est prononcée avec le plus de vigueur. Notre conquête du bois le Prêtre, nos progrès dans la région de Haye, nos succès aux Eparges et vers Etain accentuaient l'enserrement de l'armée de Metz qui s'est avancée jusqu'à Saint-Mihiel ; il lui fallait desserrer l'étreinte ; des renforts considérables lui sont venus et elle a attaqué d'abord le bois le Prêtre.

D'abord une violente préparation d'artillerie eut lieu sur cette partie du bois le Prêtre, appelée le « Quart-en-Réserve » ; puis l'ennemi attaqua ;

il fut repoussé par le feu de notre infanterie : c'était le 1^{er} juillet. Le lendemain, l'attaque avait lieu au nord de Régnerville et à Fey-en-Haye ; des feux de barrage l'enrayaient complètement. Le 4, nouvelle attaque sur un front d'environ cinq kilomètres, depuis Fey-en-Haye jusqu'à la Moselle ; dans la partie occidentale du bois le Prêtre, l'ennemi réussit, sur une longueur d'un kilomètre, à prendre pied dans ses anciennes tranchées. Toutes ses attaques ultérieures, avec jet de liquides enflammés, sont enrayées ou repoussées et nous reprenons une partie du terrain perdu.

En Alsace, les Allemands veulent nous barrer le chemin de Munster ; et ici encore c'est par une dépense énorme de projectiles qu'ils essaient de nous refouler ; ils ont pu à un moment reprendre pied sur l'Hilgenfirst, mais nos Diables-Bleus les en ont chassés ; ils ont alors recommencé leur bombardement, lançant leurs obus sans compter sur l'Hilgenfirst, l'Hartmannswillerkopf et Thann. A nous d'avoir les munitions nécessaires pour répondre efficacement.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

On a annoncé de divers côtés qu'une attaque générale des positions que les Turco-Allemands occupent à Achi-Baba et à Krithia avait eu lieu avec succès ; mais aucune communication officielle n'était venue confirmer cette nouvelle.

Nous avons eu un transport, le *Carthage*, torpillé par un sous-marin ennemi ; six hommes seulement de l'équipage ont disparu ; il n'y avait heureusement pas de troupes à bord.

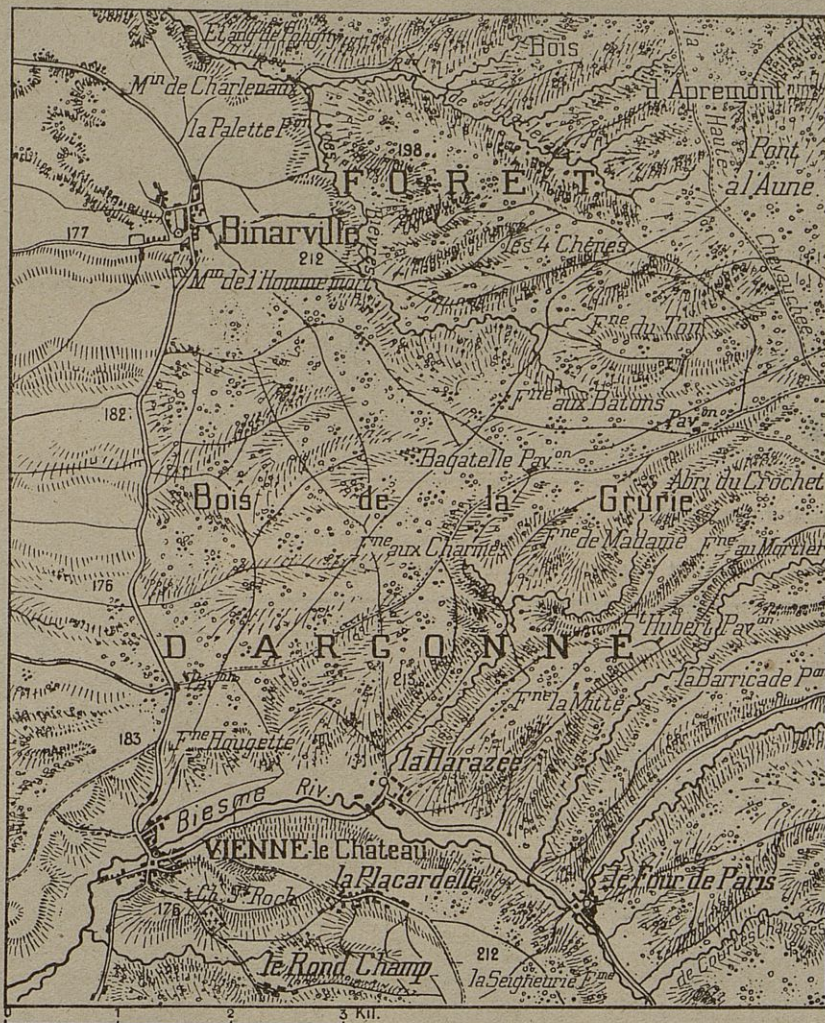
Le général Gouraud, commandant en chef des troupes françaises, a été blessé assez grièvement ; il est rentré en France et il a été remplacé par le général Bailloud.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Les armées du général Cadorna avancent lentement, mais sûrement. Dans le Trentin et en Carnie la lutte d'artillerie continue à l'avantage des Italiens ; leurs batteries ont bombardé les ouvrages de Predil avec des résultats satisfaisants. Les Autrichiens livrent de nombreuses contre-attaques qui sont repoussées. Le bombardement de Malborghetto continue avec succès.

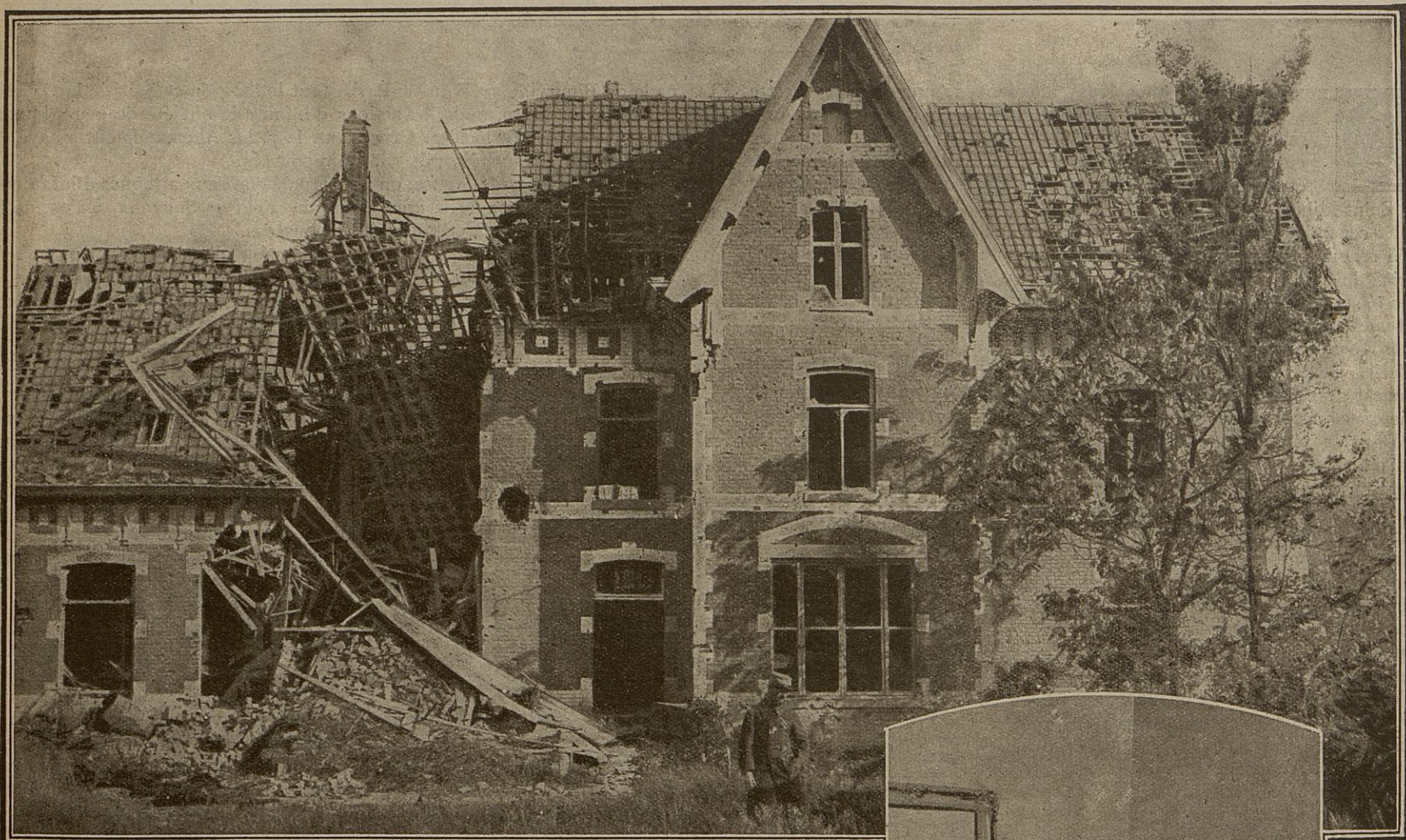
Sur l'Isonzo, la lutte devient plus dure ; les Autrichiens ont amené de nombreux renforts surtout en artillerie.

Dans une reconnaissance en force faite dans la Haute-Adriatique, le croiseur italien *Amalfi*, de 10.400 tonnes, a été coulé par un sous-marin autrichien ; presque tout l'équipage, dont l'effectif était de 684 hommes, a été sauvé.

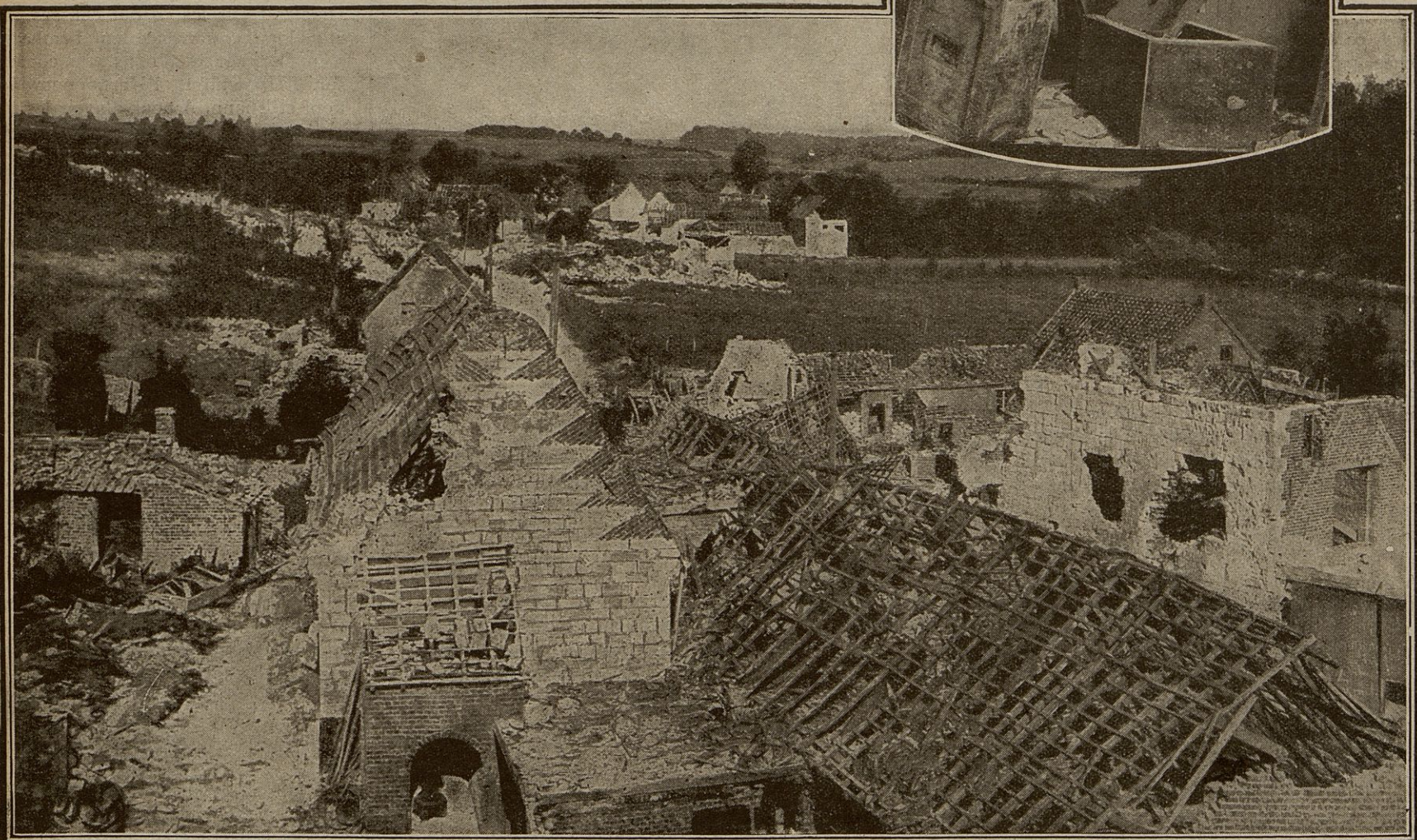


LA RÉGION DE BINARVILLE

LES RUINES DU VILLAGE DE CARENCY



De la cave de cette villa les Allemands avaient fait un poste de commandement ; pour renforcer la voûte, ils avaient rempli de terre les pièces du rez-de-chaussée. Dans le médaillon, on voit le coffre-fort éventré par les Allemands.

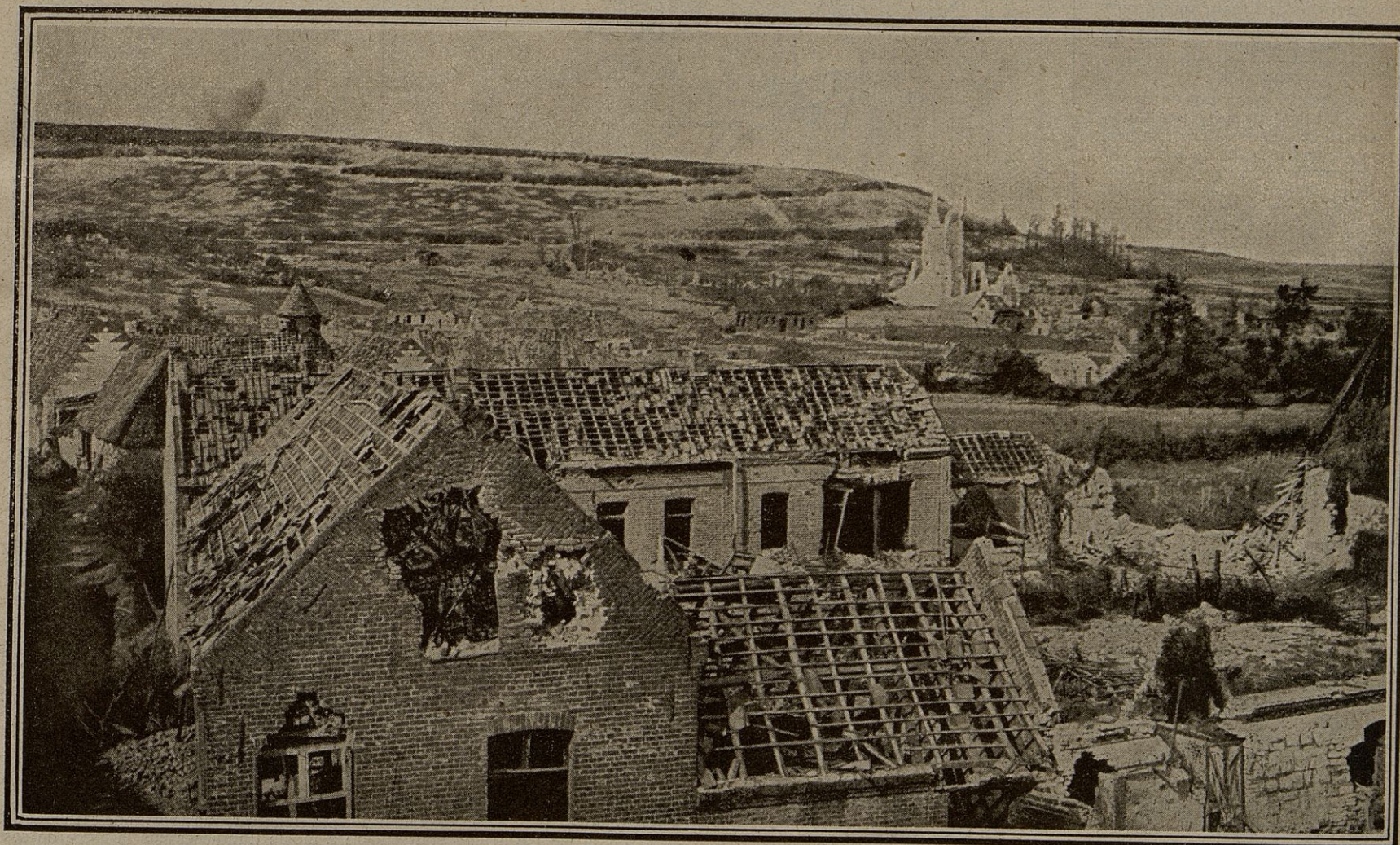


La partie ouest du village de Carençy, que représente cette photographie, était occupée par nos troupes avant que se déclanchât l'attaque du 9 mai qui nous rendit maîtres de toute l'agglomération. A droite on voit un boqueteau où nos soldats ont eu à subir de violents bombardements ; au pied de ce boqueteau passe la voie ferrée.

LES RUINES D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE



Voici la sortie du village d'Ablain-Saint-Nazaire, vers Souchez ; les maisons ne sont plus que des ruines, tant elles ont été criblées d'obus et de balles. La barricade que l'on voit au premier plan avait été établie par le régiment d'infanterie coloniale qui occupait le village, en attendant de pouvoir en déboucher.



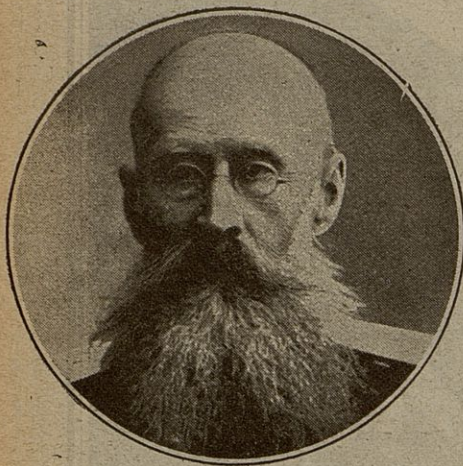
Ablain-Saint-Nazaire ! nom évocateur de si terribles combats ; dans ce village les Allemands s'étaient formidablement retranchés ; nos troupes l'ont enlevé d'assaut. Au fond, on aperçoit l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette où l'on se bat depuis plus de six mois ; les obus ont si profondément labouré le sol que le terrain calcaire à découvert forme comme une couche de neige.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.

Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL IVANOFF

Commandant d'une armée russe

LES OPÉRATIONS EN COURLANDE

Dès la fin d'avril une activité assez grande se déployait du côté allemand dans les provinces du nord ; on pouvait prévoir des opérations militaires sur la rive droite du Niémén. Elles se manifestèrent au commencement de mai par une marche en Lithuanie, dans le bassin de la Dubissa, vers Rossiény, puis vers la haute vallée de la rivière Windau.

Les opérations entreprises sur cette partie du territoire russe ne pouvaient avoir aucune portée stratégique ; cette contrée, isolée complètement de tout le pays où se développait la grande guerre,

n'était assujettie à aucune des fluctuations des armées combattantes. Tout au plus pouvait-on craindre que les efforts allemands dirigés dans cette région n'aboutissent à occuper une partie de la grande ligne ferrée qui, partant de Varsovie, se dirige vers Pétersbourg et passe par Grodno, Wilna, Dunabourg. Jamais et à aucun moment cette ligne ne fut menacée par les troupes allemandes. Les relations, les communications existèrent toujours en sécurité entre les deux capitales russe et polonaise.

Le véritable motif de cette diversion en Lithuanie et en Courlande semble avoir été d'attirer l'attention des Russes de ce côté, justement à l'instant précis où s'organisait en Galicie la formidable ruée des armées austro-allemandes.

Il en a été du reste toujours ainsi dans tous les plans allemands. Tâcher d'attirer l'attention de l'adversaire sur un point éloigné du champ principal de l'action. Dans la présente circonstance l'expédition de Courlande ne produisit aucun effet ; les Russes la négligèrent complètement, sachant bien qu'elle ne pouvait aboutir à aucun résultat sérieux. Cependant la marche progressive des détachements allemands vers le nord les avait amenés vers le 10 mai dans les environs de Libau, ancien port de guerre russe dans la Baltique. La ville de Libau, attaquée du côté de terre et par mer le 9 mai, fut occupée par les troupes allemandes.

Libau a perdu beaucoup de sa valeur ; elle était déjà déclassée par le gouvernement russe comme place fortifiée.

On a dit que la prise de Libau importait au premier degré pour les Allemands pour donner à leur marine un regain d'activité, et surtout pour s'emparer de grosses quantités de grains accumulées à cette époque dans ce port de mer !... ce sont des considérations qui échappent évidemment aux personnes non initiées aux projets des gouvernements.

Les détachements allemands progressèrent vers Tetchi-Luknichki vers le 20 mai et arrivèrent à aborder la région à l'ouest de Chavli. Au commencement de juin des contre-attaques russes se dessinent au nord et au sud de Libau pour essayer de reprendre la ville et de la couper même de Memel.

Une démonstration navale allemande se faisait le 4 juin dans le golfe de Riga ; on aurait pu prévoir une marche nouvelle des Allemands sur Mitau et Riga, mais ils ne peuvent étendre indéfiniment leurs lignes d'opération, d'autant plus qu'au centre de la Courlande, devant Chavli, ils éprouvèrent une sérieuse résistance qu'ils ne purent vaincre. Chavli fut bombardée le 10 juin sans effets importants ; des combats sur la rivière Windau, sur le lac Radiévo, au village de Kougi, les 8, 9, 10 juin, témoignaient l'intention marquée de s'avancer plus au nord ; un détachement de cavalerie allemande s'éleva même le 20 juin au nord de Chavli vers Chakinovo. Les Russes résistèrent à toutes les attaques ; ils occupaient encore solidement la région de Popeliány, la rivière de la Veuta, vers le milieu de juin, et s'opposaient aux progrès allemands.

LA GRANDE OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE

C'est au mois de mai que commença la grande offensive austro-allemande en Galicie, qui avait pour but de repousser les Russes des Carpathes et de leur reprendre les provinces galiciennes qu'ils avaient enlevées à l'Autriche.

(1) Voir les numéros 35, 36, 37 et 38 du Pays de France.

Voici les dates des diverses phases de cette offensive jusqu'à l'évacuation de Lemberg :

Batailles sur la Vistule, la Dunajec, la Wisloka : 1^{er} mai-15 juin ;
Batailles sur le San, Przemyśl : 18 mai-3 juin ;
Batailles sur le Dniester : 20 mai-10 juin ;
Batailles sur le Stryj : 1^{er} juin-15 juin ;
Batailles devant Lemberg : 15 juin-23 juin.

Les effectifs austro-allemands

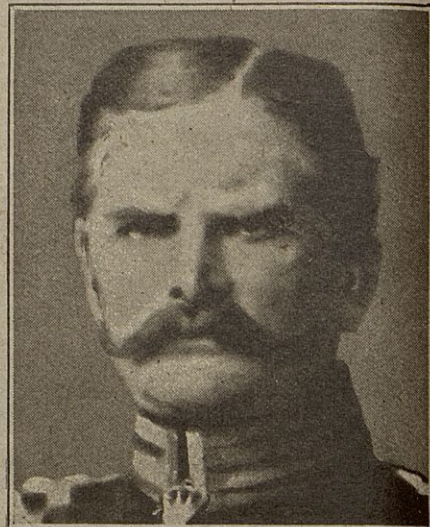
Les effectifs approximatifs des armées austro-allemandes engagées dans cette région s'élevèrent à 1.400.000 hommes, se répartissant comme suit :

Armée du nord, sur le San : général von Mackensen (Allemands, Bavaïrois, Saxons), 500.000 hommes ;

Armée du centre, sur Przemyśl : général Boehm-Ermoli (Autrichiens et Allemands), 400.000 hommes ;

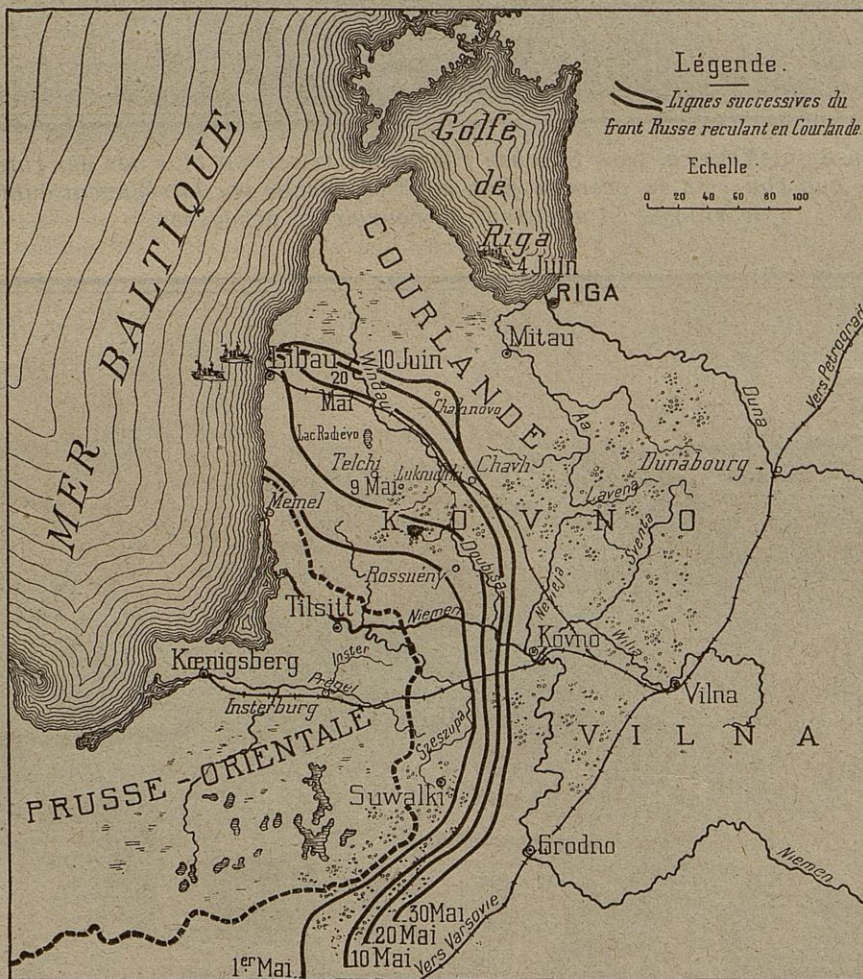
Armée de droite, sur le Stryj : général von Linsingen (Bavaïrois et Autrichiens), 300.000 hommes ;

Armées des ailes : aile gauche sur la Vistule, à Opatow : archiduc Joseph, 50.000 hommes ; aile droite en Bukovine, sur le Pruth : général Pflanzer (Autrichiens), 150.000 hommes.



GÉNÉRAL VON MACKENSEN

Commandant d'un groupe d'armées allemandes



LES OPÉRATIONS EN COURLANDE ET EN LITHUANIE

Les pertes des Austro-Allemands

Les pertes des armées austro-allemandes ont été extrêmement élevées pendant cette période. Leur chiffre global peut être évalué à 450.000, se répartissant ainsi :

Armée de Mackensen, sur le San : 150.000 hommes ;

Armée du centre, Przemyśl, Dniester : 150.000 hommes ;

Armée de droite, de von Linsingen, Dniester : 100.000 hommes ;

Armée des ailes, Dniester, Pruth : 50.000 hommes.

Bien entendu ces chiffres sont très approximatifs et ne sont donnés que pour permettre au lecteur de se faire une idée générale des combats gigantesques livrés dans ces régions. Cependant ces chiffres ont été calculés sur des données très sérieuses, et on peut affirmer qu'ils restent en dessous de la réalité. Quelque effroyables que semblent être de telles pertes — un demi-million d'hommes en un mois et demi — les communiqués et les rapports officiels permettent d'établir qu'elles existent. Les pertes des armées russes ont été aussi élevées, même plus sur certains points.

LA MARCHÉ SUR LE SAN

Les progrès russes dans les Carpathes avaient jeté l'alarme et à juste titre dans la monarchie autrichienne ; les Hongrois, principalement, qui voyaient déjà la chevauchée des cosaques se produire sur les rives de la Theiss, avaient fait entendre leurs doléances, qui étaient d'autant plus justifiées que toutes les armées autrichiennes placées sur les Carpathes et massées vers Cracovie, semblaient ne jouer que le rôle protecteur de défendre la Silésie d'avant l'invasion russe ; c'était, en somme, à la protection des provinces prussiennes qu'était employée principalement l'armée austro-hongroise.

D'autre part, les affaires politiques nécessitaient que l'Allemagne frappât un grand coup. Les neutres, comme on appelait toutes les puissances encore hésitantes : la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce et surtout l'Italie étaient remuées par l'agitation populaire dont les sentiments se manifestaient pour l'intervention armée. La lutte entre neutralistes et interventionnistes dans les Etats précités était également très tourmentée ; tantôt la balance penchait d'un côté, tantôt elle se relevait vers l'autre.

Il semblait donc nécessaire et urgent de montrer que la grande Allemagne avec son alliée l'Autriche était encore à même d'imposer par la force de ses armées son vouloir, et à dicter ses lois.

L'offensive de mai fut résolue par le grand état-major allemand. Elle avait pour but de dégager l'attaque des Carpathes et de rejeter au loin cette menace pour la plaine hongroise. Elle se manifesta sur tout le front, depuis Cracovie

jusqu'à la frontière roumaine ; elle sera particulièrement active de la Vistule au Dniester, au Stryj : 225 kilomètres, le front de la bataille de la Marne.

Mais ici l'entreprise va être encore plus colossale ; sur ces 225 kilomètres vont s'accumuler 35 corps d'armée austro-allemands.

L'attaque de gauche sur la Vistule, le Leg, le San se fera avec l'armée

approvisionnée que l'armée allemande ; les Russes ne pourront repousser l'attaque générale.

Quand cette masse se mettra en mouvement au commencement de mai, et que l'aile gauche débouchera sur la Dunajec, enlevant Tarnow, le flot envahisseur sera tel, que, comme une trombe irrésistible, il brisera tout. Comment

du reste s'opposer à une pression pareille ?

C'est un demi-million d'hommes qui s'avance sur 60 à 70 kilomètres de front, de la Vistule au San ; devant, marche toute l'artillerie de campagne de ces dix corps d'armée : 1.400 pièces à tir rapide ; puis, au centre, formant bélière, comme attaque formidable, plus de mille pièces d'artillerie lourde, crachant la mitraille à 10 et 12 kilomètres devant l'attaque qui s'avance.

Dans certains jours on a constaté que cette masse d'artillerie répartie sur le front de bataille et dont les pièces se touchaient presque !!! jeta sur l'adversaire en une seule journée 700.000 projectiles !

Aucun retranchement, aucune défense de campagne ne peut résister sous une pareille avalanche de fer.

On rapporte que les lignes allemandes, quand cessait la préparation de l'attaque par l'artillerie, jugée suffisante, s'avançaient sur huit, dix, douze hommes de profondeur.

C'était une vague grise qui roulait sur le sol vers la ligne de défense... Le feu de l'adversaire faisait alors dans ce mur humain d'effroyables ravages !!! on discernait à des moments les crêpeaux blancs produits dans la masse par le passage des gros projectiles qui enlevaient des files entières de combattants ; mais la brèche humaine se refermait et la vague s'avancait...

Si, épuisée, elle venait à rouler sur le sol et à s'affaiblir dans sa marche, une nouvelle vague plus puissante la poussait par derrière, la portait en avant, et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée au contact avec le défenseur qu'elle écrasait sous sa force et son nombre !...

Pour les chefs allemands les pertes importaient peu : le résultat était tout.

Les Russes ne purent résister à cet ouragan de fer et de feu ; leur ravitaillement en armes et en munitions ne se fit que difficilement ; il leur fut impossible de répondre à cette formidable dépense de projectiles des armées austro-allemandes. L'héroïsme de leurs soldats, obligés de lutter à la baïonnette, fut inutile ; toutefois l'ennemi ne put entamer les armées russes qui cédèrent du terrain, mais ne furent ni anéanties ni coupées.

MARCHE PROGRESSIVE

SUR LE SAN

Le 15 mai, l'armée Mackensen avait pu franchir la Wisloka après un combat acharné sur le front Kielce-Debica. La supériorité était telle en effectifs et en artillerie engagés, que toute résistance russe était impossible.

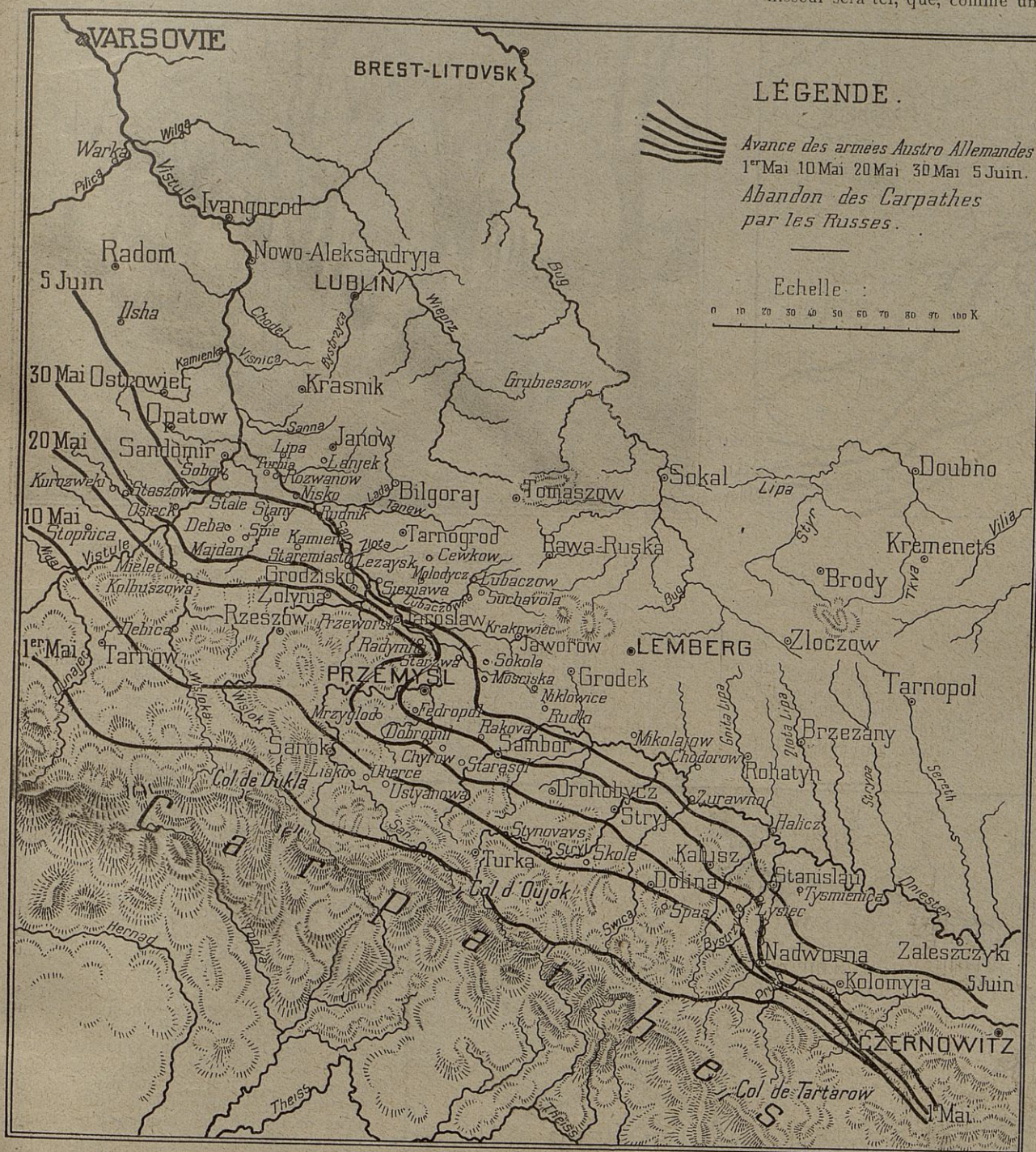
Le coin planté dans la ligne russe allait faire son œuvre et l'offensive des sept divisions de tête des Allemands (sur un front de 25 kilomètres d'étendue environ) allait en pénétrant sur le Wislock, puis, en abordant le San, préparer l'attaque générale de la position de défense des Russes dont la ligne essayait de se reconstituer à l'est de la rivière du San et couverte par la place de Przemyśl.

Le 16 mai, l'avancée austro-allemande tient tout le pays entre la Vistule, la vallée de la Wisloka, du Wislock, du San supérieur jusqu'aux sources du Dniester.

La poussée brutale de ces centaines de mille combattants sur le front russe oblige l'armée russe à se retirer ; la menace vers le nord dans la plaine de Leg, vers le sud dans les marais du Dniester, plaçait les Russes dans une position très délicate ; leur avancée de Przemyśl les compromettrait, mais ils espéraient encore garder la ligne du San et la défendre.

Le 18 mai, la marche en masse des divisions allemandes dans la vallée de Leg et vers l'est avait été foudroyante. Sous la ruée des centaines de mille hommes, les arrière-gardes russes reculaient ; les Allemands abordaient Jaroslav le 18, et tentaient le passage du San.

Si leur marche sur ce point avait été très rapide, plus au nord ils n'avaient pas eu le même succès et les combats journaliers livrés dans la vallée du Leg



LA BATAILLE DU SAN ET DU DNIESTER

principale allemande du général Mackensen, 10 corps d'armée, 500.000 hommes, une artillerie lourde de plus de 1.000 pièces tirées de partout ; même des places fortes du Rhin (Coblentz-Mayence) où ce matériel n'était pas reconnu utilisable.

L'attaque centrale : les armées austro-allemandes attaquent sur Przemyśl, sur le Dniester, devant dégager les Carpathes (général Boehm-Ermoli) ; 12 corps d'armée, 400.000 hommes.

L'attaque de droite : l'armée allemande-bavaroise du général de Linsingen qui marche sur Sambor, le Dniester, Stryj, avec cinq corps d'armée et des divisions de réserve, 500.000 hommes.

Enfin, aux ailes extrêmes coopéreront huit corps d'armée : partie au nord de la Vistule sur la rive gauche, direction Kielce-Opatow (50.000) ; partie sur le Dniester et ses affluents de droite vers Kolomicz-Stanislaw, général Pflanzer (1.500.000 hommes).

C'est donc un million et demi de combattants du côté allemand qui entrent en ligne.

Les Russes en opposeront autant ; même plus à des moments donnés ; mais l'armée russe est moins bien outillée et surtout



GÉNÉRAL BROUSSILLOFF
Commandant d'une armée russe



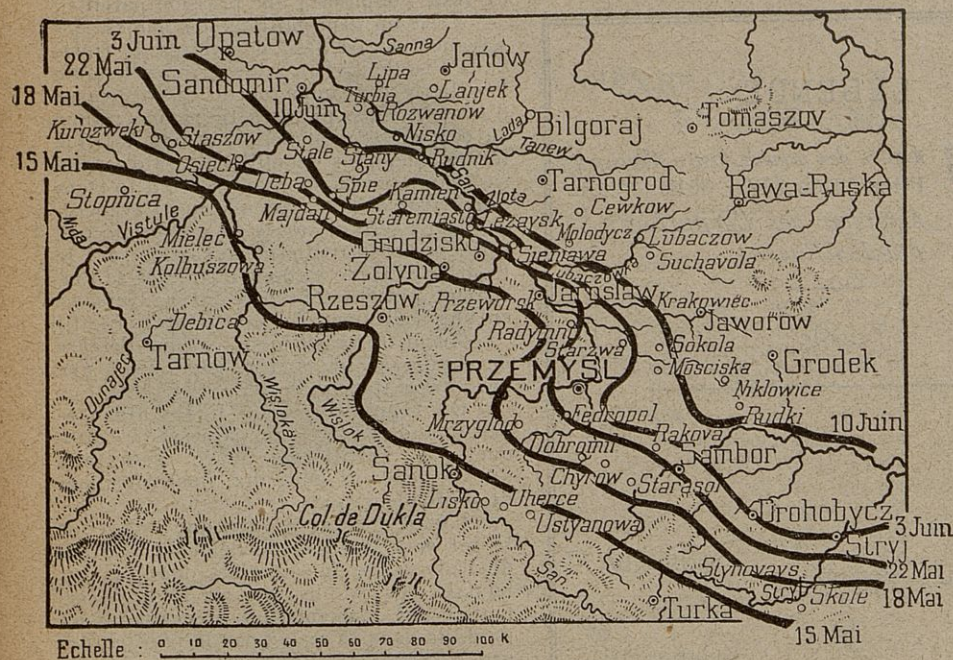
GÉNÉRAL VON LINSINGEN
Commandant d'une armée autrichienne

avaient retardé leur avancée. Plus au nord encore, sur la rive gauche de la Vistule, il en avait été de même ; leur gauche restait fuyante en arrière, du côté de Kielce.

Mais ce que cherchait avant tout l'armée Mackensen, c'était prendre pied sur la rive droite du San, déborder au nord Przemyśl, obliger cette place à se

couvrir Przemyśl ; l'attaque commença aussitôt, et les grosses pièces lourdes criblèrent les forts du nord de la ville.

Il était à prévoir que ces forts ne résisteraient pas ; du reste c'était le côté de l'attaque russe lors de l'investissement de cette place, et ces forts démolis par le bombardement de février et mars, avaient été encore plus détruits

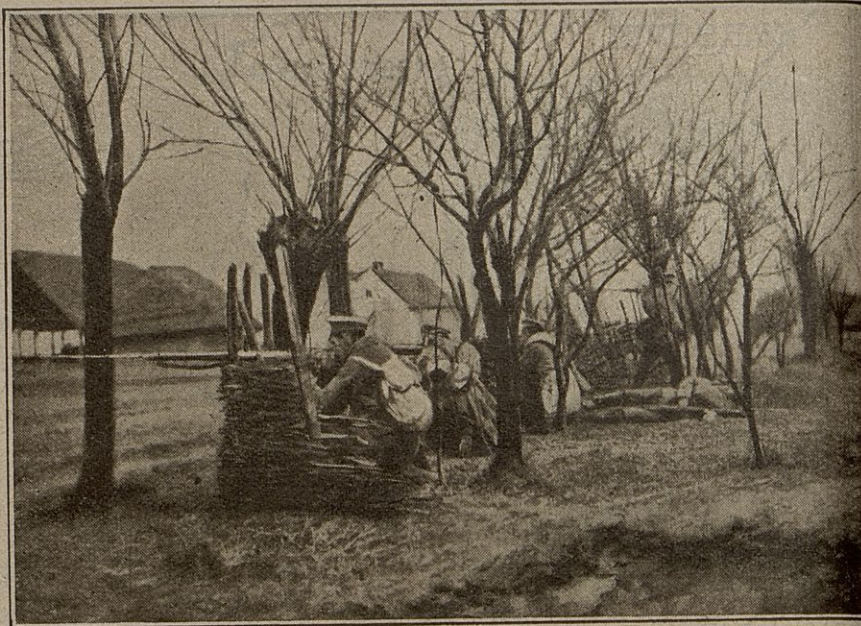


LA POUSSEE DE L'ARMÉE MACKENSEN SUR LE SAN
(du 15 mai au 10 juin)

rendre et tendre la main, sur la Visnia, aux troupes autrichiennes qui attaquaient, elles, sur les marais du Dniester.

Le 19 mai, après un combat acharné sur les rives du San, où l'artillerie lourde allemande jeta plus de 600.000 projectiles sur les front d'attaque, les divisions allemandes franchirent le San et occupèrent un front d'environ 16 kilomètres sur la rive droite de Jaroslaw à Lezakhov-Radymno.

Le même jour le front s'étendait au sud et arrivait en vue des hauteurs qui



L'INFANTRIE RUSSE MONTRE TOUS LES JOURS SES QUALITÉS D'ENDURANCE ET DE TÉNACITÉ ; VOICI UNE COMPAGNIE DÉFENDANT L'ENTRÉE D'UN VILLAGE

lors de la reddition, les Autrichiens ayant fait sauté les coupoles cuirassées et les ouvrages blindés. Przemyśl ne pouvait donc tenir devant l'attaque. Il n'était pas dans l'intention des Russes également de la défendre indéfiniment ; la place formait un saillant dangereux et très avancé dans la ligne nouvelle de défense russe et pour le garder il aurait fallu immobiliser des forces nombreuses qui auraient été infailliblement entourées, le mouvement progressif vers le nord et vers le sud de Przemyśl s'accroissant tous les jours.

Et cependant l'arrière-garde, qui avait été laissée à Przemyśl pour retarder le plus possible l'avance des armées austro-allemandes, fit des efforts héroïques ; les artilleurs tirèrent sur les colonnes ennemies presque à bout portant et jusqu'aux dernières cartouches. Le 3 juin même, avant l'entrée de l'ennemi dans la place, les Russes emmenaient les dernières batteries et un certain nombre de prisonniers qu'ils venaient de faire ; tout le matériel qui avait été pris aux Autrichiens avait été enlevé les jours précédents.

Du reste, si en mars 1915 la prise de Przemyśl était un événement important, la perte actuelle de cette place n'était pas aussi funeste que l'on pourrait croire. En mars elle contenait 110.000 Autrichiens ; sa prise livrait aux Russes toutes ces troupes prisonnières et un très gros matériel de guerre ; en juin 1915 les Russes la laisseront sans troupes, avec des ouvrages démantelés et sans matériel utilisable.

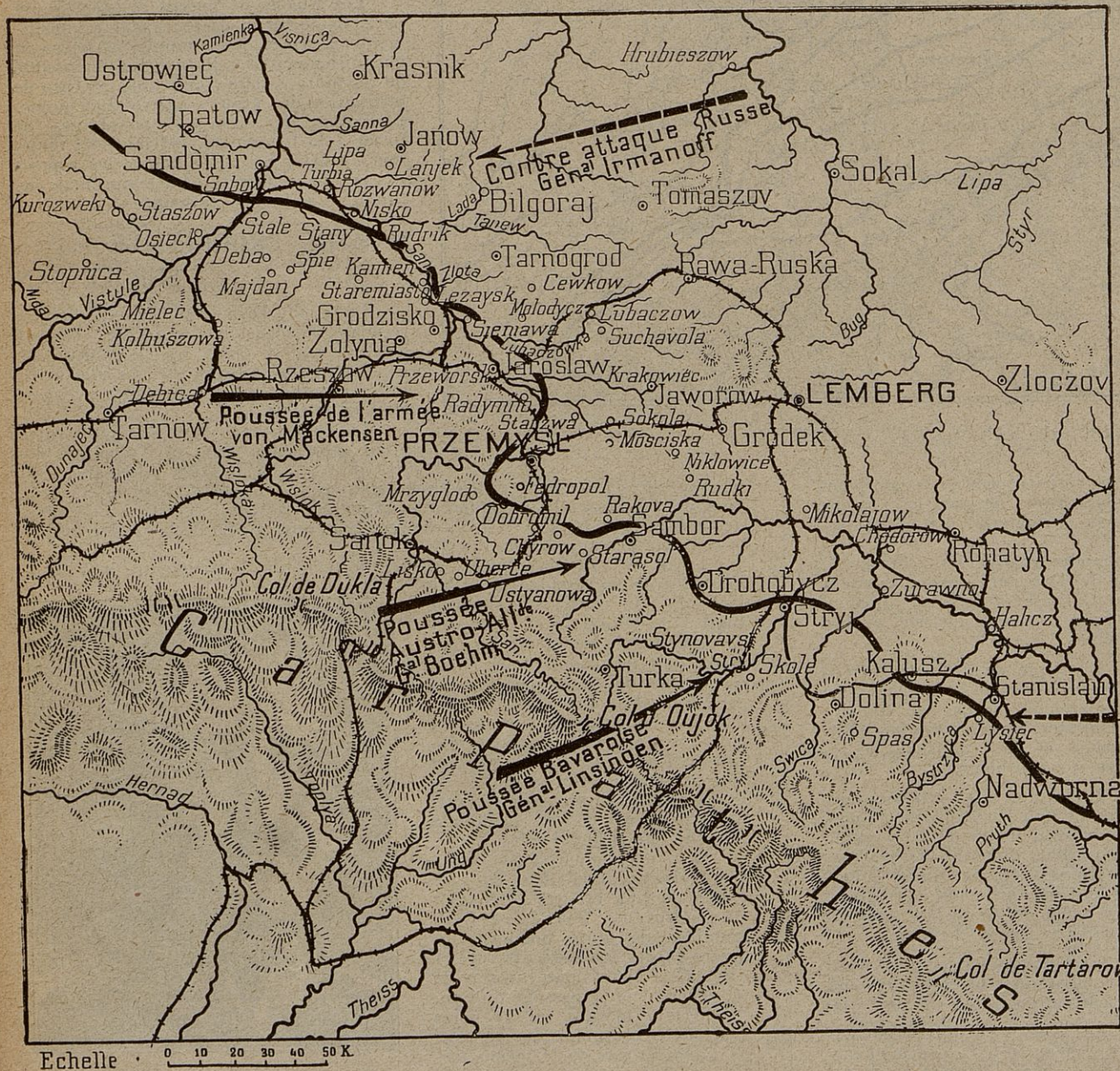
Elle pouvait et devait jouer un rôle très important pour les Russes lors de sa reddition ; c'était en effet le nœud des communications de la Galicie et un point stratégique très important puisqu'elle tenait la voie ferrée de Lemberg aux Carpathes ; pour les Russes c'était une très grosse affaire d'obtenir libre cette voie ferrée qui permettait le ravitaillement sur le front, mais pour les vainqueurs de juin 1915 Przemyśl ne jouait plus et ne pouvait plus jouer le même rôle.

Il est cependant incontestable que l'évacuation de Przemyśl jeta un écho douloureux dans les pays alliés. On dit que le kaiser allemand avait écrit à l'empereur François-Joseph pour lui assurer, lors de l'offensive de l'armée de Mackensen, qu'il lui promettait Przemyśl et Lemberg pour le 1^{er} juin. Pour une fois, les promesses de l'empereur allemand se réalisèrent, avec un peu de retard cependant dans les dates fixées !

Przemyśl fut évacuée le 3 juin ; déjà au nord et au sud la place était débordée, et sur la Visna et sur le Dniester, les armées austro-allemandes marchaient à la rencontre l'une de l'autre.

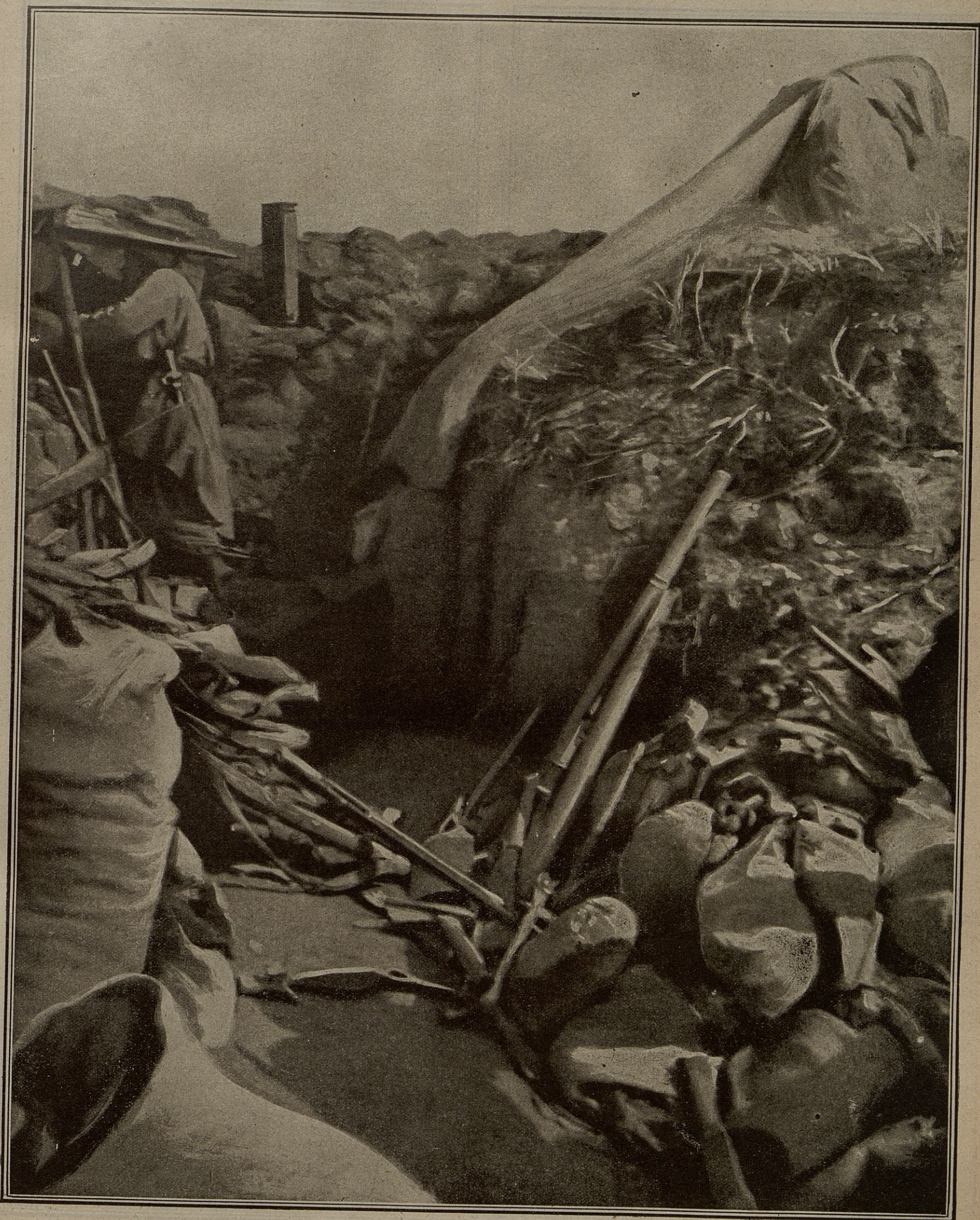
La nouvelle ligne russe va alors se développer sur le front suivant : la Vistule (Opatow), le San, la Visnia, Sambor (le Dniester), Drohobycz, Stryj, Kalusz, Lysiec, Nadvorna.

(A suivre).



L'EFFORT DES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES SUR PRZEMYSL

LA BATAILLE D'ARTOIS



Nos soldats, dans l'élan magnifique qui leur valut le beau succès de Garency, enlevèrent cette tranchée allemande auprès de Souchez ; ils la remirent aussitôt en état, tournant vers les Allemands les défenses que ceux-ci avaient établies contre nous. A gauche, un observateur regarde par le petit créneau ; à côté de lui, un périscope.

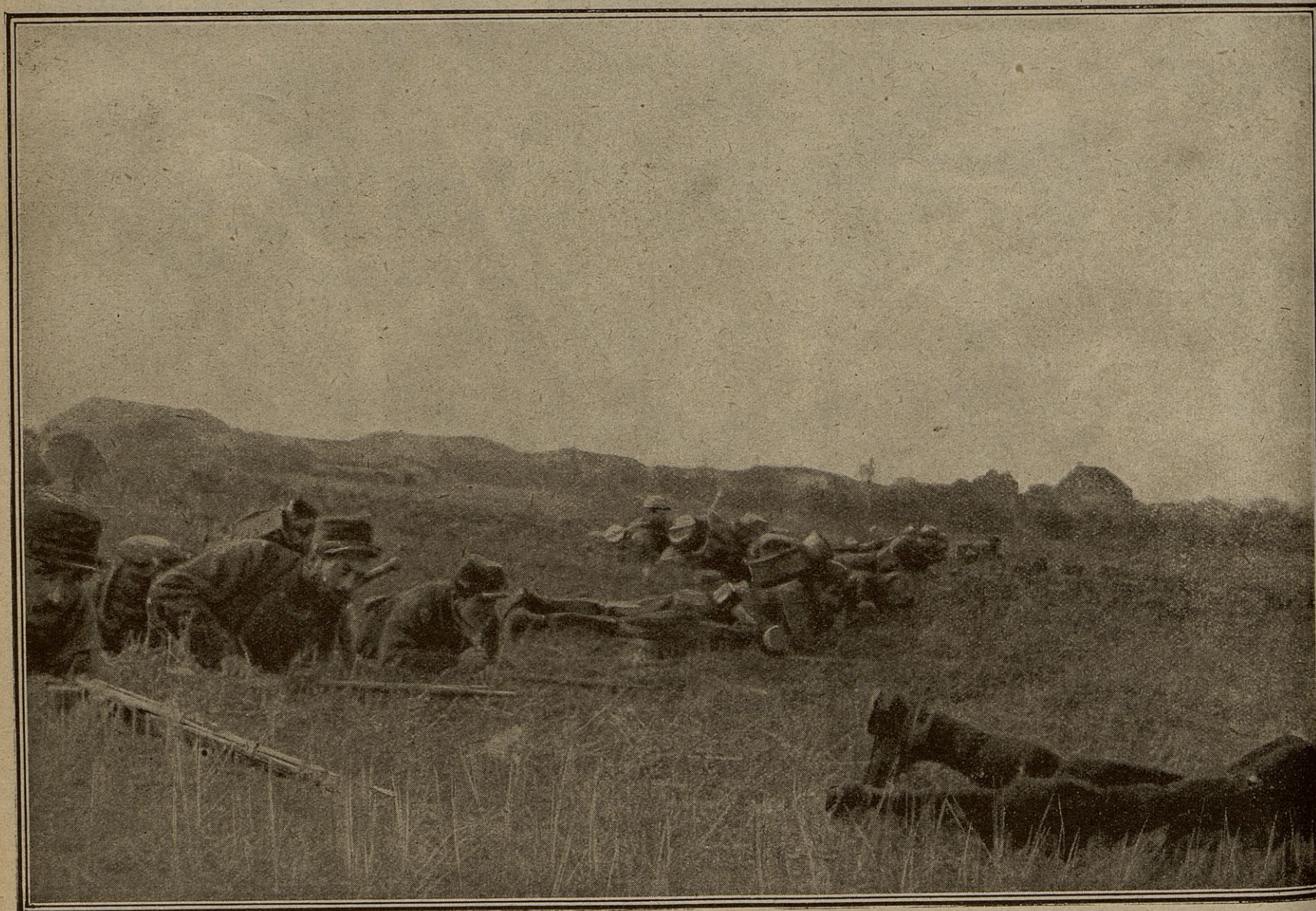
UN COMBAT EN LORRAINE



Les hommes, déployés en tirailleurs, s'avancent en rampant dans la direction des tranchées ennemies ; le sac les abrite contre les shrapnells. On voit dans le lointain la fumée produite par l'explosion des obus de notre 75.



A mesure qu'ils progressent nos vaillants poilus creusent, au moyen de leur pelle, un bien léger abri qui, cependant, les garantit des baies ennemies ; là ils attendent le signal pour faire un nouveau bond en avant.



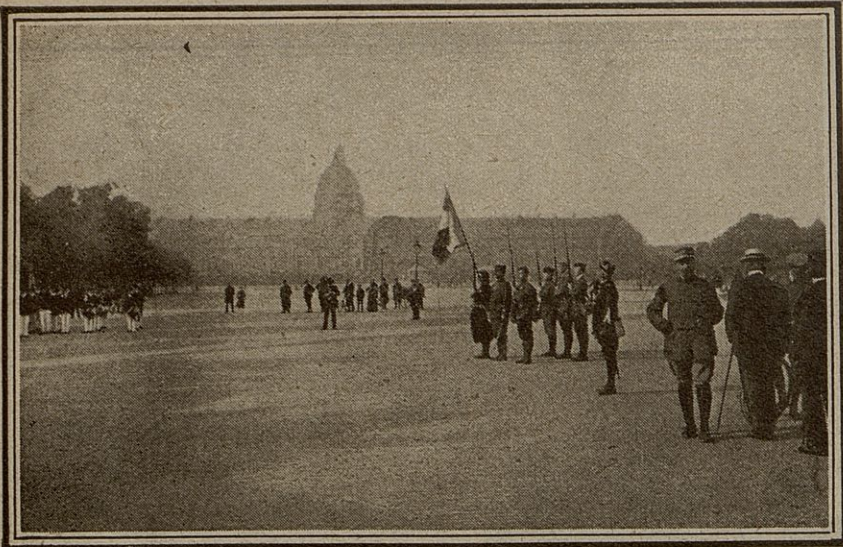
Tout est gris dans cette journée de combat : le ciel, les herbes, les uniformes ; tout se confond dans la même teinte et nos soldats deviennent invisibles dans les herbes touffues ; par bonds successifs, ils iront ainsi jusqu'au moment où le clairon sonnera l'assaut des positions ennemies.

LES PRISONNIERS ET LES MORTS



Le combat a pris fin ; nos troupes sont victorieuses à Carency, à Ablain, à Neuville ; les Allemands ont subi des pertes énormes et les cadavres de leurs soldats s'entassent sur le terrain qu'ils ont dû nous abandonner ; ceux des leurs qui ont été faits prisonniers ont creusé les fosses où ils vont enterrer leurs camarades tués.

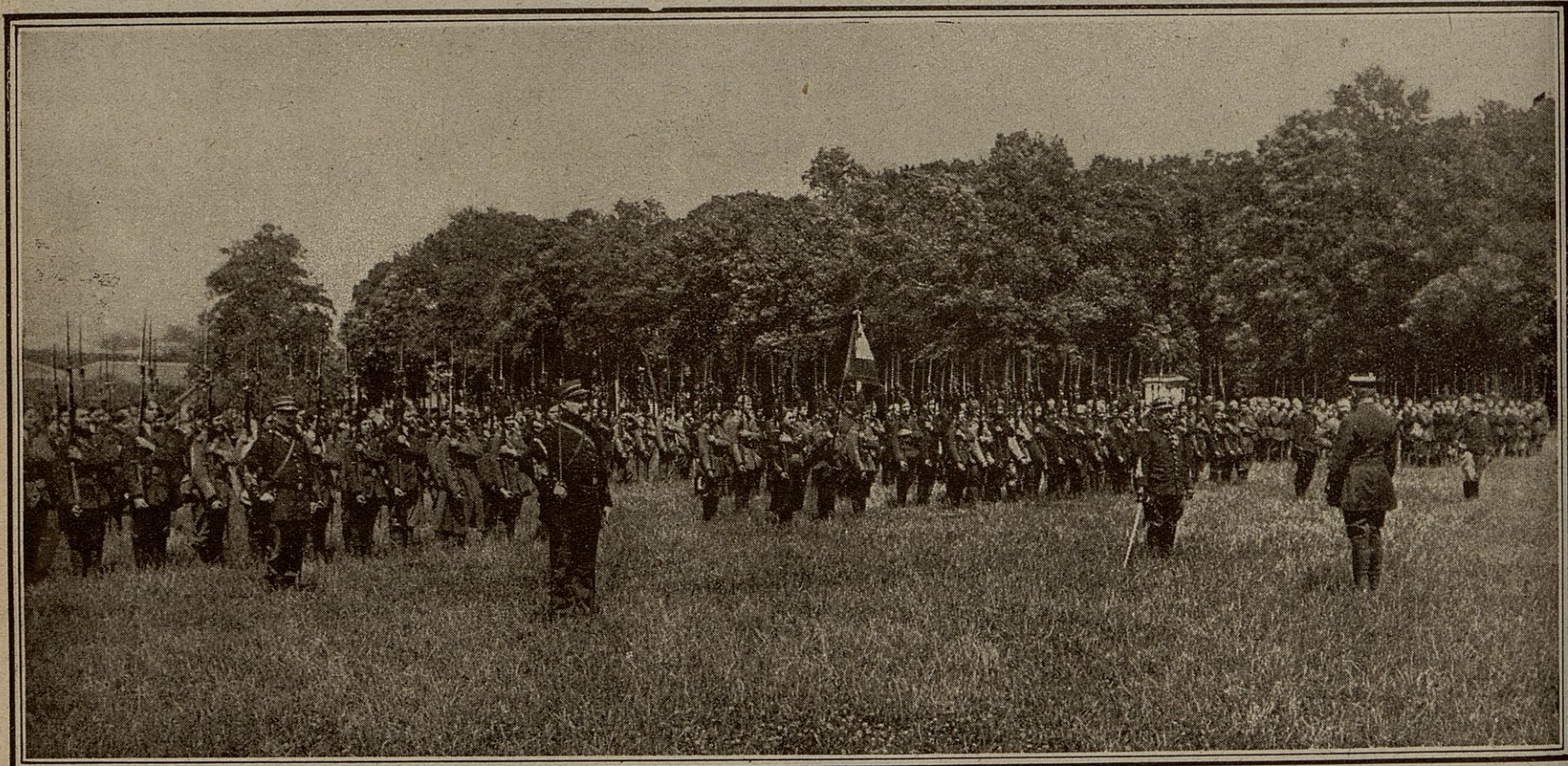
NOS FUTURS SOLDATS



Avant de partir pour la marche militaire de Versailles et de Saint-Cyr, les élèves des sociétés de préparation militaire s'arrêtent sur l'esplanade des Invalides où a lieu la présentation du drapeau.



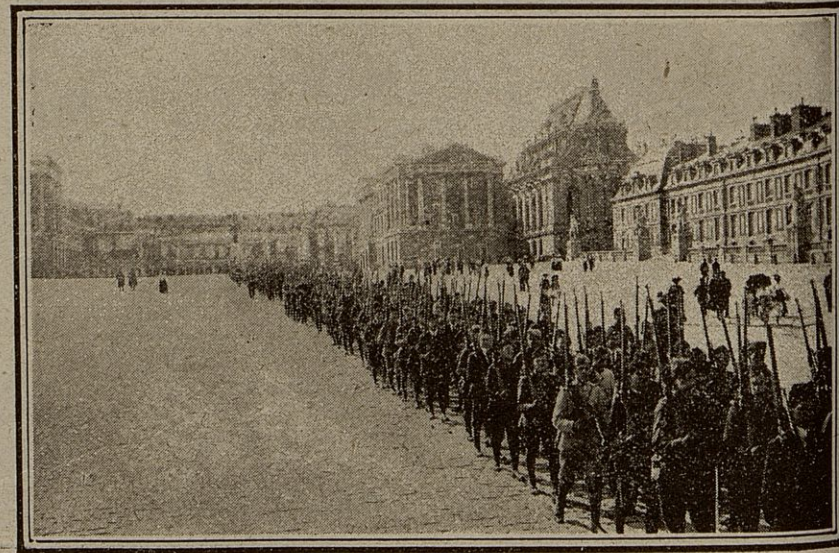
Au nombre d'un millier environ, les futurs soldats, probablement les futurs officiers, arrivèrent dans une allure magnifique au centre d'aviation de Saint-Cyr : puis ils se rendirent à l'école.



Après un déjeuner à l'Ecole, dans ces murs qui ont vu passer tant de générations d'officiers, les élèves des sociétés de préparation militaire furent harangués par le colonel Gratier, commandant de l'Ecole de Saint-Cyr, qui les félicita de leur zèle et des résultats qu'ils avaient déjà obtenus.



La sortie de l'Ecole se fit dans un ordre superbe, les jeunes gens présentant les armes aux officiers qui étaient sur le seuil ; la foule a longuement applaudi leur bonne tenue.



Une halte eut lieu à Versailles et le bataillon défila dans la cour d'honneur du château ; les promeneurs étaient nombreux ce jour-là et firent un accueil chaleureux à nos futurs soldats.

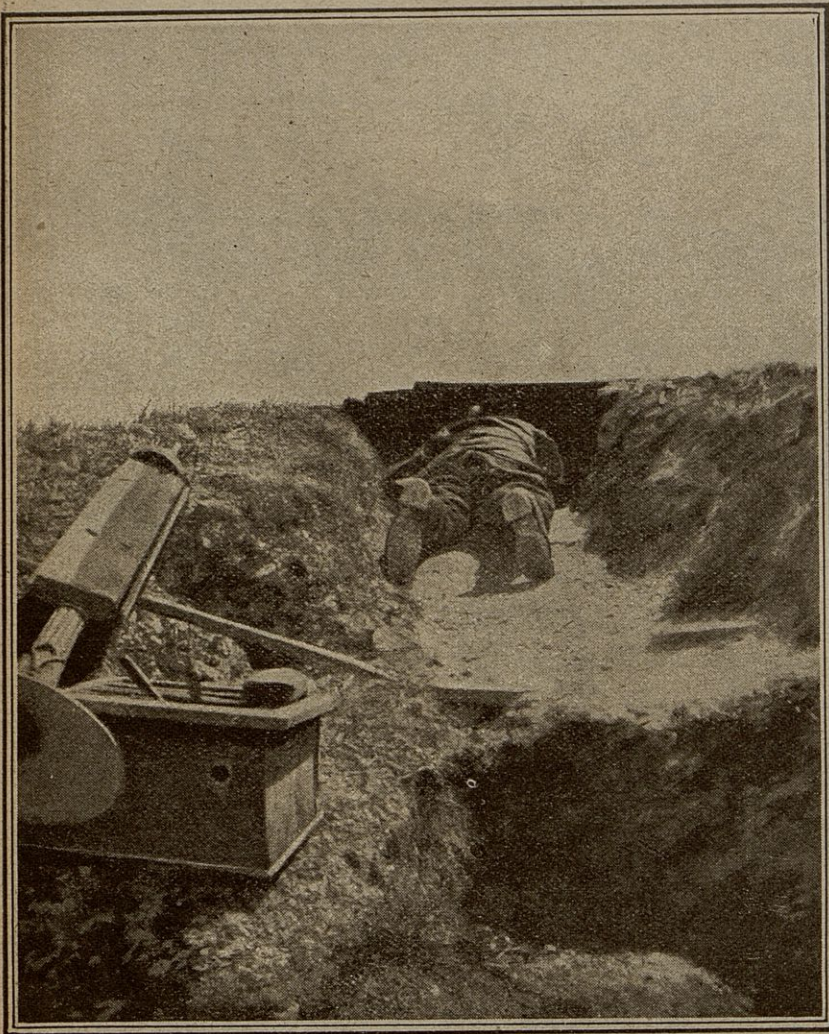
« EN AVANT ! LES PETITS PAPAS ! »



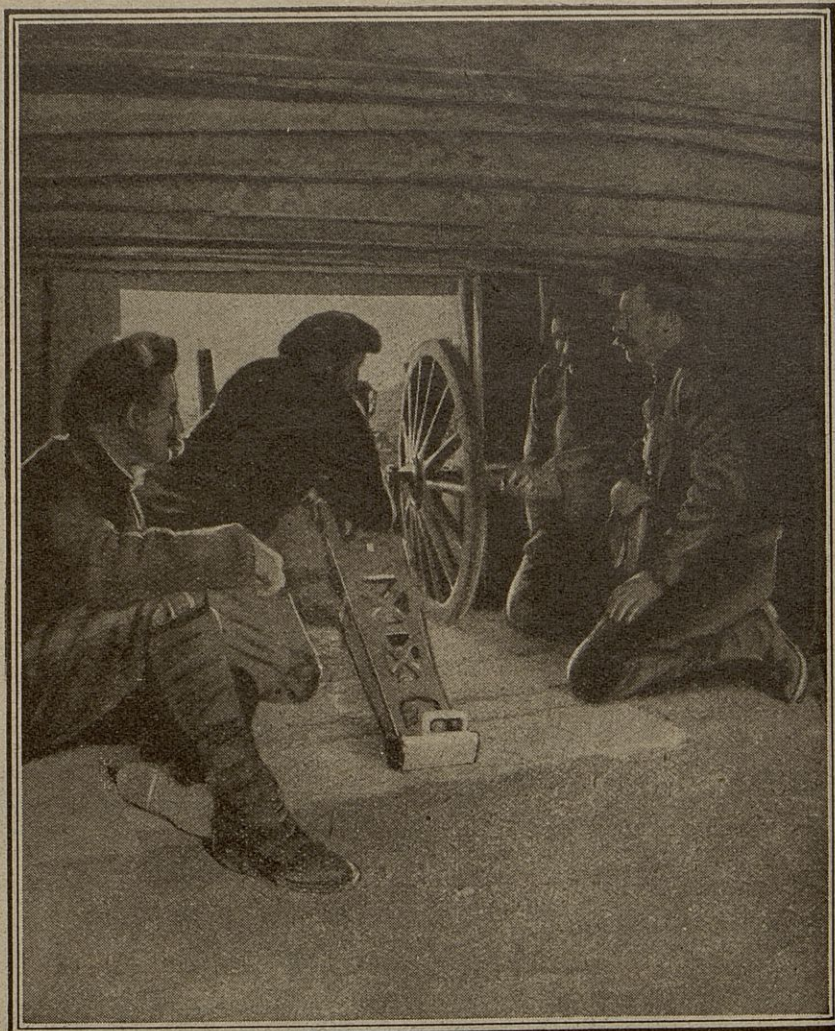
Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Tous les gradés de la compagnie étaient tombés ; qu'allait-on faire ? Un jeune soldat de la classe 1915 s'élança en criant : « En avant ! les petits papas ! » et les pères de famille électrisés par cet enfant culbutèrent l'ennemi.

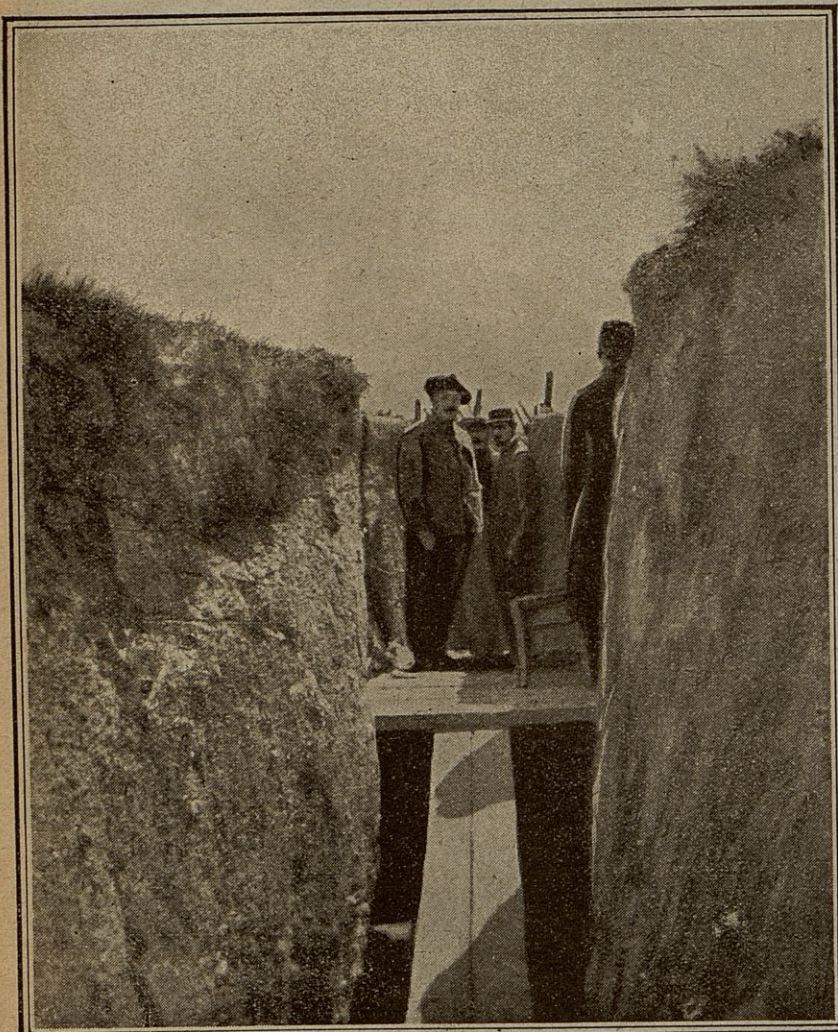
LA LUTTE EN CHAMPAGNE



Voici le poste d'observation le plus avancé de tout le secteur ; dans le fossé creusé pour protéger l'observateur, se trouve un périscope de fortune monté sur un vieux pied de guéridon.



Des artilleurs de montagne, du corps de nos braves Diablos-Bleus, ont placé leur petite pièce dans une casemate et de là ils arrosent copieusement les Boches de shrapnells.



Poste d'écoute d'une tranchée avancée ; au-dessous des planches se tiennent constamment des hommes qui cherchent à percevoir le bruit des mineurs ennemis.



Ce joli village de la plaine champenoise a été bombardé à plusieurs reprises par les Allemands et l'église, comme toujours, a été particulièrement visée.

A LA FRONTIÈRE D'ALSACE-LORRAINE



Au tournant de la route qui monte vers les sommets des Vosges, deux soldats se sont arrêtés auprès de la vieille paysanne ; ils pensent aux vieux qu'ils ont laissés là-bas, et elle, qui tricotait peut-être pour un fils qui combat au loin, a suspendu un moment son travail ; ainsi à travers la France se croisent actuellement les pensées des êtres chers.

LA BALLE POINTUE

L'évolution du calibre et la forme des balles. — De la balle sphérique à la balle pointue. — La balle S allemande et la balle D française. — Pourquoi notre balle est supérieure à la balle allemande.

Depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours la réduction du calibre des fusils de guerre fut l'objet d'un souci constant de la part des ingénieurs militaires de toutes les nations.

Comme on va le voir, l'intérêt du problème était capital.

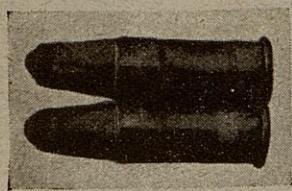
Par la réduction du calibre, on devait arriver à diminuer le poids de l'arme, et par conséquent la fatigue de l'homme au cours des marches et des assauts, mais aussi — et ce résultat était peut-être plus riche encore en heureuses conséquences — celui des cartouches.

Le nombre de cartouches de l'approvisionnement individuel et des divers échelons de réapprovisionnement augmentant, la puissance de feu de chaque unité se trouve accrue proportionnellement.

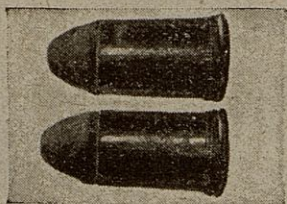
Ces considérations avaient déjà leur valeur avant que fut inventée la cartouche.

A leur effort, les chercheurs avaient donc un impérieux stimulant.

Du mousquet de 22 ^m/_m dans lequel la mise de feu se faisait au moyen



SYSTÈME CHASSEPOT
MODÈLE 1866



SYSTÈME DIT A TABATIÈRE
MODÈLE 1867

d'une mèche, on passa d'abord au fusil lisse de 17 ^m/_m 5 avec allumage par étincelle, (fusil à pierre) : c'était l'arme des soldats du premier Empire.

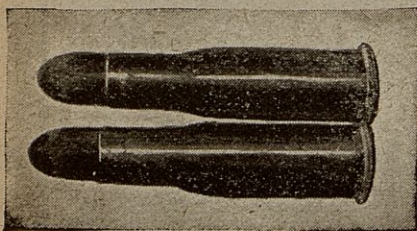
Vers la fin du siècle dernier, les calibres se tenaient encore entre 16 ^m/_m et 10 ^m/_m ; (en 1870, les Allemands possédaient le fusil Dreyse de 15 ^m/_m 4, les Français, le Chassepot de 11 ^m/_m) ; mais depuis la guerre franco-allemande les calibres s'abaissèrent d'environ moitié et les calibres de fusils actuels oscillent entre 8 ^m/_m environ. (France : 8 ^m/_m ; Angleterre : 7 ^m/_m 7 ; Russie : 7 ^m/_m 6 ; Allemagne : 7 ^m/_m 9 ; Autriche : 8 ^m/_m ; et 6 ^m/_m 5 : Italie, Japon et Roumanie).

L'évolution, assez lente d'abord, devint ensuite très rapide.

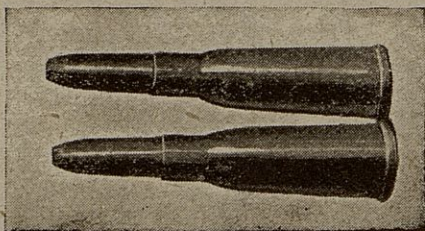
Les perfectionnements du fusil de guerre étaient intimement liés à ceux de la métallurgie et de la chimie, puisque les deux éléments, ayant dans la question une influence prépondérante, étaient l'acier et la poudre.

Réduire le calibre, créer une arme plus légère, était, en apparence, extrêmement facile ; mais, pour ne pas déroger à sa destination originelle, encore fallait-il que cette arme marquât une supériorité sur ses devancières par une portée et une efficacité supérieure du tir.

Nul n'aurait osé, violant les lois du progrès, mettre en balance les avantages du plus grand nombre de coups par fusil avec les inconvénients d'une



SYSTÈME GRAS MODÈLE 1874



SYSTÈME LEBEL MODÈLE 1886

moindre efficacité de celui-ci, c'est-à-dire d'une gravité moindre des blessures produites, ou d'une diminution de portée.

Ce compromis fut peut-être une seule fois accepté, lors de la suppression du mousquet ; et encore n'avons-nous pas, pour l'affirmer, d'éléments suffisants d'appréciation, car les propriétés de cette arme nous sont imparfaitement connues ; les méthodes d'expérimentation étaient alors peu développées.

Un intérêt majeur expliquerait en tout cas cette dérogation aux usages.

Le mousquet de 22 ^m/_m pesant 8 kilogrammes ne pouvait, à cause de ce poids trop élevé, être mis entre toutes les mains, et l'on s'inclina devant la nécessité d'abaisser le poids à 5 kilogrammes. (La balle passa de 50 grammes à 25 grammes).

On sacrifia peut-être ainsi une partie de la puissance unitaire du coup de feu, mais tous les hommes de troupe étaient capables de porter le nouveau fusil et d'en faire bon usage. On augmentait, somme toute, la puissance combattive d'un même effectif.

L'infanterie avait trouvé sa voie et n'en devait plus sortir.

A partir de ce moment, c'est de ce fusil d'un poids maximum de 5 kilogrammes que l'on s'efforça de tirer le maximum d'effet utile, sans perdre de vue néanmoins l'intérêt que présentait la diminution du calibre, en vue de la réduction du poids des cartouches, ainsi que nous l'avons expliqué.

La balle sphérique

Tant que la balle sphérique fut reine des batailles, la question demeura stagnante ; avec le calibre, diminuait le poids de la balle ; et une compensation n'aurait pu se faire pour un même effet meurtrier, que par une augmentation de la vitesse du projectile.

En ce qui concerne la puissance de la balle au sortir de l'arme, on aurait peut-être pu trouver une solution convenable en augmentant le poids de la charge.

Mais un malencontreux principe de balistique veut que la chute de vitesse d'un projectile sphérique soit d'autant plus rapide que le projectile est plus petit. (La résistance de l'air est quatre fois moindre sur un projectile de diamètre deux fois plus petit, mais son énergie propre à égalité de vitesse est huit fois plus petite).

Si donc, on désirait qu'aux distances normales de tir le projectile ait conservé une énergie suffisante pour mettre un homme hors de combat, et bien plus encore si l'on voulait qu'à ces mêmes distances, ou même à des distances supérieures, le nouveau projectile soit plus meurtrier que l'ancien, on se heurtait à une impossibilité.

La zone d'efficacité du fusil de 17 ^m/_m 5 ne dépassait guère 250 mètres ; pour arriver, à cette courte distance, à produire des blessures aussi graves avec un fusil de calibre moitié moindre, il aurait fallu augmenter la vitesse initiale de la balle sphérique, et, par conséquent, les pressions dans la chambre à poudre, dans des proportions telles que le métal n'aurait pas résisté, ou du moins, si l'on avait voulu donner au canon une épaisseur suffisante, on aurait été obligé d'augmenter le poids de l'arme, résultat inadmissible et contraire au principe posé.

La balle allongée et les armes rayées

Pour conserver, tout en diminuant le calibre de l'arme, un même poids de balle, la première idée qui se présente est d'allonger celle-ci. La surface sur laquelle s'exerce la résistance de l'air devenant moindre, une balle allongée doit mieux conserver sa vitesse qu'une balle sphérique de même poids.

L'expérience cependant ne justifia pas tout d'abord ces prévisions théoriques.

Le projectile allongé se tient, en effet, très mal sur sa trajectoire, et s'oblige rapidement sur celle-ci jusqu'à se mettre en travers. Alors, adieu la précision, adieu la portée.

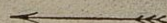
L'emploi des balles allongées n'a pu entrer dans le domaine de la pratique qu'après l'adoption des fusils rayés. Les rayures tracées en hélice dans l'âme du fusil communiquent à la balle une rotation autour de son axe, ce qui lui assure une stabilité d'autant plus grande qu'elle tourne plus rapidement.

Une fois animée de ce mouvement giratoire, la balle allongée devint de beaucoup supérieure à la balle sphérique.

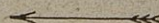
Le principe sauveur était trouvé, et l'on put s'engager hardiment dans la voie que l'on avait si longtemps cherchée en vain : celle de la réduction des calibres. La métallurgie ayant fait quelques progrès, on put en même temps augmenter les pressions d'explosion.



BALLE SPHÉRIQUE



BALLE LONGUE



BALLE A FORME NAVICULAIRE

Une balle longue ne présente pas plus de surface à l'air qu'une balle sphérique de même diamètre. Sa forme ogivale avant est plus favorable à la pénétration. Son poids est supérieur à celui de la balle sphérique. Elle conservera donc mieux sa vitesse.

Sans nous arrêter aux types de transition, rappelons les caractéristiques de notre fusil Lebel, modèle 1886, prototype des armes d'infanterie moderne ayant marqué une étape décisive dans la voie du progrès.

Poids du fusil : 4 kilos 180.

Calibre : 8 millimètres.

Poids de la balle : 15 grammes.

Vitesse initiale : 630 mètres par seconde.

Pression d'explosion : 3.000 kilogrammes par c/m².

Bien que le calibre fut descendu jusqu'à 6 ^m/_m 5 — calibre un peu trop faible, car il y a des limites à tout — on ne fit, depuis 1886, rien de mieux que notre fusil Lebel, celui que possèdent encore nos soldats de 1915.

La balle pointue

Cependant, vers 1890, la France et l'Allemagne se préoccupèrent, sans modifier le calibre de leur fusil, d'améliorer ses propriétés balistiques et son efficacité.

Les perfectionnements apportés à la fabrication progressive des poudres y contribuèrent pour leur part ; celles-ci permirent, en prolongeant la durée d'inflammation de la charge, d'augmenter la vitesse initiale de la balle ; sans augmenter sensiblement le recul ; mais le principal changement apporté à l'armement de l'infanterie fut le remplacement de l'ancienne balle Lebel, modèle 1886, par la balle pointue.

Une modification analogue fut faite en Allemagne. Les Allemands ont dénommé leur nouvelle balle : balle S. (La lettre S est l'initiale du mot



SYSTÈME LEBEL, POUDRE SANS FUMÉE
MODÈLE 1896 D



CARTOUCHE FRANÇAISE
TRAVERSÉE PAR UNE BALLE ALLEMANDE

Spitzgeschoss, qui veut dire balle pointue). Notre balle pointue, connue sous le nom de balle D est légèrement différente de la balle S., possède les caractéristiques suivantes :

Calibre : 8 millimètres.

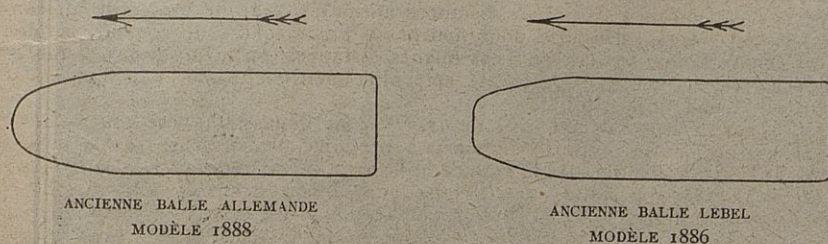
Poids de la balle : 12 gr. 8.

Vitesse initiale : 690 mètres.

LA BALLE NAVICULAIRE. — Il fut mené assez grand bruit, à l'époque à laquelle s'effectuèrent ces transformations, sur une balle de forme tout à fait spéciale, dite *balle naviculaire*, se rapprochant de la balle que possédait l'Allemagne en 1870 pour le fusil Dreyse.

Un dessin annexé la représente. Cette balle, très effilée à l'arrière, s'enfonce dans l'air par son gros bout, lequel est arrondi en demi-sphère ; son aspect rappelle la forme du poisson, de l'oiseau et, dans le domaine des applications, celle du dirigeable.

On prétendait qu'elle réalisait la forme de balle idéale éprouvant de la part de l'air le minimum de résistance, et conservant le mieux sa vitesse.



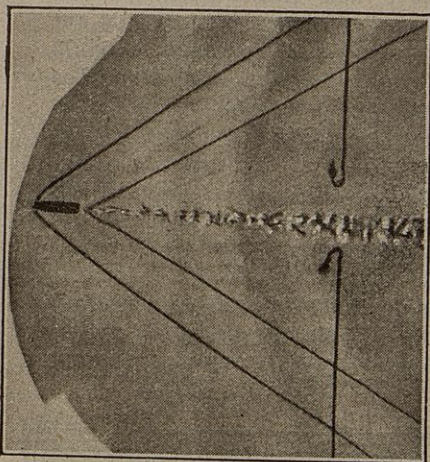
La forme avant de la balle naviculaire se rapproche de celle de l'ancienne balle du fusil allemand et de notre balle de 1886.

Contrairement à ce que m'affirmaient ses protagonistes, il fut démontré par un grand nombre d'expériences que la forme avant arrondie était de beaucoup inférieure à la forme pointue.

La forme naviculaire se rencontre dans la nature ; des siècles d'évolution y ont amené le corps des oiseaux et des poissons ; elle apparaît aussi lorsqu'on déplace rapidement dans l'eau un morceau de savon, lequel, une fois cette forme acquise, reste à peu près semblable à lui-même, tout en diminuant de volume.

On en arrive donc à cette conclusion que la forme naviculaire est la forme limite d'un corps se déplaçant dans un fluide et subissant son influence sous forme de déformations et d'usure.

Est-ce à dire que cette forme soit celle de meilleure pénétration ; il n'y a pas de raison pour le croire, et il ne faudrait pas se leurrer sur les conclusions à tirer de ces expériences. Si l'on peut admettre, en effet, que, les formes avant d'un mobile étant déterminées, on puisse rechercher de cette façon les meilleures formes arrière, puisque cela revient à enregistrer les mouvements du fluide qui use tout ce qui s'oppose à son déplacement naturel, on ne saurait, à notre avis, soutenir que les formes avant façonnées par le choc des molécules fluides puissent conduire au solide de meilleure pénétration.



PHOTOGRAPHIE D'UNE BALLE EN MOUVEMENT

Le projectile marque son passage dans l'air par deux sillages, l'un correspondant à la pénétration de l'avant, l'autre au vide produit du côté du culot.

Pour prendre un semblable cliché, il faut opérer en un 700.000^e de seconde ; l'obturateur est déclenché au moment du passage de la balle par la rupture d'un fil traversé par un courant électrique.

prête en tout cas beaucoup moins à la critique que l'assimilation de la balle avec le morceau de savon ou avec l'oiseau.

L'expérience a conduit à façonner en arrondi l'avant des dirigeables et celui des ailes d'aéroplanes, et cependant la proue des navires est toujours terminée en arête. C'est à tort évidemment que l'on imposerait la forme naviculaire à tous les mobiles destinés à se déplacer dans les fluides.

Les formes avant doivent être adaptées au milieu fluide dans lequel le mobile se déplace, et aux vitesses dont il est animé.

Cette digression terminée, voici les résultats obtenus en Allemagne avec la balle pointue S. présentée comparativement avec ceux fournis par l'ancienne balle modèle 1888.

Vitesses aux diverses distances de l'ancienne et de la nouvelle balle allemande			Énergie aux diverses distances de l'ancienne et de la nouvelle balle allemande		
DISTANCES	BALLE MODÈLE 1888	BALLE S.	DISTANCES	BALLE MODÈLE 1888	BALLE S.
200 mètres	500	740	200 mètres	185	280
600 »	325	470	600 »	78	113
900 »	270	325	900 »	54	54
1.700 »	180	200	1.700 »	24	20

La balle S du poids de 10 grammes perd sa vitesse plus rapidement que l'ancienne balle, ce qui est assez naturel puisque la vitesse initiale est plus grande, mais elle conserve jusqu'à 900 mètres une énergie à peu près égale.

L'énergie, ou force vive, exprime en mètres la distance sur laquelle il faudrait exercer un effort égal à un kilogramme avant d'arrêter la balle ; on comprend qu'elle puisse servir de mesure approximative à la capacité meurtrière du projectile.

L'examen des tableaux ci-dessus ne met pas en évidence de façon bien

nette la supériorité de la balle pointue ; il n'y avait, en effet, de ce côté, pas grand progrès réalisé. Il n'en est plus de même si l'on examine la valeur des flèches des trajectoires, c'est-à-dire de la hauteur à laquelle doit s'élever la balle pour atteindre un but situé à une certaine distance.

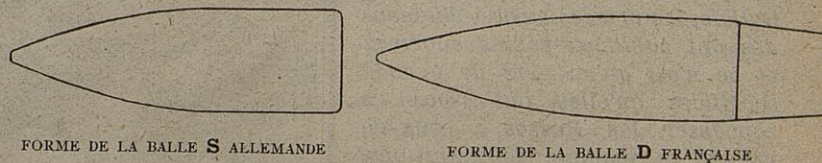
La supériorité de la balle pointue est démontrée par l'obtention d'une trajectoire plus rasante.

La balle s'élevant moins au-dessus du sol, on peut tirer sans élévation de la hausse jusqu'à une distance plus grande avec certitude de battre efficacement toute la zone située plus près ; et si, par suite d'une mauvaise estimation de la distance, on tire, par exemple, avec la hausse de 900 mètres sur un objectif situé en réalité à 600 mètres, on a beaucoup plus de chance qu'une fraction des balles atteigne le but lorsqu'on fait usage de la balle pointue que si l'on se sert de l'ancienne balle.

Flèches à diverses distances de l'ancienne et de la nouvelle balle allemande		
DISTANCES	BALLE MODÈLE 1888	BALLE S.
200 mètres	0 ^m 15	0 ^m 08
600 »	2.40	1.13
900 »	7.60	4.36
1.700 »	50.50	39.00

La balle D française

L'ogive de la balle D française est à peu près aussi allongée que celle de la balle allemande, (les balles sont aussi pointues l'une que l'autre) ; mais indépendamment de sa constitution (la balle allemande est en plomb avec enveloppe d'acier nickelé, la balle française en bronze sans enveloppe), la balle D présente une particularité qu'un examen superficiel révèle à peine et qui lui donne la supériorité dans les tirs à grande distance.



La partie arrière est rétrécie légèrement : d'un millimètre environ en diamètre ; c'est, en somme, le commencement d'effilement qu'aurait la balle naviculaire ; celui-ci n'est prolongé que sur 7^m/m environ de longueur.

En comparant les flèches de la balle S et de la balle D on obtient les chiffres du tableau ci-dessous :

Flèches à diverses distances de la balle pointue allemande S et de la balle française D		
DISTANCES	BALLE S.	BALLE D.
200 mètres	0 ^m 08	0 ^m 10
600 »	1.13	1.40
800 »	3.00	3.00
1.200 »	11.50	9.10
1.700 »	38.50	26.00

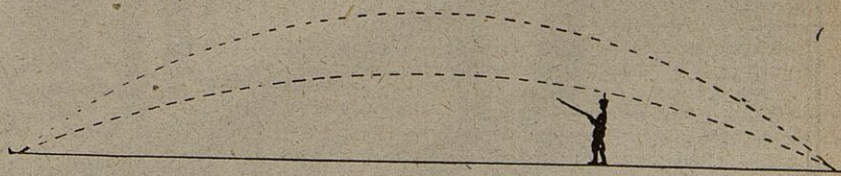
En deçà de 800 mètres la trajectoire de notre balle est moins rasante, mais de bien peu. Au delà de 800 mètres, elle l'est plus. Conclusions presque contradictoires : flèches supérieures aux petites distances, flèches moindres aux grandes distances.

C'est en vain que l'on invoquerait pour expliquer cette anomalie les petites différences du profil avant ; c'est dans l'influence de la forme arrière qu'il faut en chercher la cause.

Si l'on examine la vitesse des deux projectiles pour différentes portées, on s'aperçoit que le point de transition (portée de 800 mètres) est voisin de celui où la balle D possède une vitesse égale à celle du son, soit 335 mètres par seconde.

C'est avec cette même vitesse de 335 mètres, valeur constante, inhérente à l'état moléculaire de l'air, que toutes les vibrations se propagent dans ce milieu.

Tant que la balle se déplace plus vite que le son, les molécules ne reprennent leur place qu'après le passage de la balle ; en dessous de cette vitesse critique, au contraire, les filets d'air chassés par le passage de l'ogive peuvent commencer à se refermer sur l'arrière. Le mouvement de l'air n'étant pas contrarié si l'on emploie la balle D, comme il le serait par le prolongement rigoureusement cylindrique de la balle, le frottement qui prendrait naissance quand la vitesse est descendue au-dessous de la vitesse du son et qui favoriserait son ralentissement, ne peut créer de résistance supplémentaire à la pénétration.



SCHEMA DE DEUX TRAJECTOIRES CORRESPONDANT A UNE MEME HAUSSE

Les flèches ont été exagérées de façon à montrer que si on tire sur un objectif avec une hausse trop longue, on a plus de chances d'atteindre le but avec la balle qui possède la « trajectoire la plus rasante ».

La balle pointue n'a donc pas été adoptée, ainsi que la croyance en est assez répandue, parce que sa faculté de pénétration dans le corps humain est supérieure, bien qu'il y ait en ceci une part de vérité, mais parce que sa trajectoire plus tendue se rapproche davantage de l'horizontale, grâce à une pénétration meilleure dans l'air.

Par application de ce qui vient d'être dit, nous avons en même temps réalisé un progrès sur la balle allemande, en effilant la partie arrière, de sorte que notre balle D est le produit le plus raffiné de la balistique moderne.

AVEC NOS ALLIÉS RUSSES ET SERBES



Dans leur grande offensive de Galicie, les armées austro-allemandes ont subi des pertes énormes et ce n'est qu'au prix de grands sacrifices qu'elles ont réussi à repousser les Russes ; ceux-ci, malgré le manque de munitions, ont résisté vigoureusement ; mais c'est surtout sur le Dniester, là où opéraient les Autrichiens, que les Russes ont porté des coups terribles à leurs adversaires ; le nombre des prisonniers qu'ils ont faits a été très élevé. On voit dans les photographies du haut de la page de longues colonnes de prisonniers allemands et autrichiens traversant une ville de Pologne.



Les Serbes, après les dures épreuves qui ont marqué ces dernières années, après la défaite qu'ils ont infligée aux Autrichiens, ont eu besoin d'un repos légitime ; ils ont réorganisé leurs forces et les voilà prêts à reprendre campagne. Les alliés leur ont apporté une aide effective en leur envoyant canons et munitions ; la France a mis à leur disposition des aviateurs qui font chaque jour des prouesses et des médecins militaires ; l'Angleterre leur a fourni des canons de marine et aussi des soldats d'infanterie de marine que notre photographie du milieu représente dans les tranchées serbes.



L'armée serbe est complètement reconstituée ; déjà plusieurs de ses divisions sont entrées en Albanie pour y rétablir l'ordre et mettre fin aux incursions que, sous l'instigation de l'Autriche, les bandes albanaises faisaient aux frontières. Mais l'ennemi principal est toujours l'Autrichien et le jour n'est pas éloigné où la campagne recommencera. Voici des soldats serbes traversant les bois inondés pour se rendre aux tranchées.



CHAPITRE QUATRIÈME

(Suite)

Après un dernier regard à son cher blessé, maman Le Guermeur, s'arrêtant sur le seuil du salon-ambulance, murmura tout bas à l'oreille de madame Vigouroux :

— Si vous saviez, madame la baronne, combien il me tarde de l'avoir à la maison ! Quand comptez-vous que cela sera possible... ?

— Cela dépend du major... ma chère madame Le Guermeur ; il faut avoir de la patience...

— Je le soignerais si bien...

— Ce n'est pas douteux ; mais avant toutes choses, il faudrait qu'il fût transportable...

La porte refermée, comme elle revenait vers le blessé, celui-ci interrogea, avec une nuance d'inquiétude dans la voix :

— Que vous demandait ma mère ?

— A quelle époque je pensais que vous pourriez être transporté chez elle...

Une vive douleur parut assaillir l'officier ; son visage se contracta et, tout bas, comme s'il eut appréhendé la réponse :

— Et vous lui avez répondu ? fit-il.

— La vérité : que je ne savais pas, mais qu'il se pourrait fort bien que votre séjour ici fut plus abrégé qu'on ne l'avait craint.

— Quand pensez-vous donc que je pourrais être transporté ? demanda-t-il le visage attristé soudain.

— Oh ! pas demain, affirma-t-elle.

Puis, remuant doucement le contenu de la tasse :

— Tenez, buvez, mon lieutenant, dit-elle...

Ses joues s'empourprèrent et il l'enveloppa d'un regard où, en même temps que de la reconnaissance, elle eût peut-être pu discerner un autre sentiment, si, de son bras passé derrière les épaules, elle n'eût été occupée à lui relever le buste avec mille précautions pour lui permettre de boire avec plus d'aisance.

Quand elle lui eut reposé la tête sur l'oreiller, elle lui dit avec une autorité caressante :

— Maintenant, reposez-vous, mon lieutenant...

Il lui sourit, comme eut souri un enfant et, docile, ferma les paupières.

Un moment, elle le considéra, retenant son souffle qui finit par s'exhaler dans un soupir ; puis, sur la pointe des pieds, gagna la porte par l'entrebâillement de laquelle elle se glissa sans bruit.

Lorsque, silencieusement, elle se fut refermée, le blessé ouvrit les yeux et tint longtemps ses regards fixés dans la direction où avait disparu la jeune femme, comme s'il eut continué à voir son élégante silhouette.

Puis, il souleva un peu sa main alourdie par le pansement, l'approcha de ses lèvres et esquissa un baiser timide et maladroit.

Ensuite, comme épuisé par cet effort, il laissa sa main retomber sur le drap et de nouveau ferma les paupières, tandis que d'une voix qui semblait un écho, il murmurait :

— Mon lieutenant...

CHAPITRE CINQUIÈME

Depuis trois semaines, Roger Le Guermeur avait quitté Kercoat, muni d'un exeat que le major avait à grand-peine consenti à lui signer ; certaine blessure à l'épaule, insuffisamment cicatrisée, aurait nécessité encore deux semaines au moins de soins assidus...

Mais la pauvre maman avait tellement insisté pour avoir son « p'tit gas » chez elle et tout à elle, le blessé lui-même ayant demandé à débarrasser le

château de son encombrante personne, que le major n'avait pu faire autrement que de céder... mais à la condition expresse que l'infirmière, dont les soins et le dévouement depuis deux mois avaient réalisé le miracle, à peine croyable, de mettre sur pieds ce moribond, le visitât chaque jour et s'assurât que les prescriptions de la science étaient ponctuellement exécutées.

Debout sur le petit perron rustique qui — par des marches de granit — donnait accès au rez-de-chaussée du pavillon, Roger, botté, ganté, sanglé dans son dolman dont les manches se zébraient du galon d'argent tout neuf, attendait.

De temps à autre, la main en visière au-dessus des yeux, il regardait au loin, dans la direction des dunes. Auprès de lui, son frère l'examinait silencieusement des pieds à la tête, admirant le brillant de ses bottes dont les talons s'éclairaient de la lueur des éperons, la finesse du drap garance qui lui moulait les cuisses et surtout... oh ! surtout le galon d'argent, tout neuf, dont le reluisement contrastait avec le drap fané, usé déjà par six semaines de campagne.

— Elle est en retard ! murmura Roger qui, pour la dixième fois, consultait sa montre.

Jean tressaillit et coula vers Roger un regard interrogateur.

— C'est la belle jument qu'on doit t'envoyer du château ? interrogea-t-il d'un ton singulier.

— Oui, répondit l'autre, distrait, fouillant par-dessus les landes dorées, le paysage au loin.

En ce moment, madame Le Guermeur entra dans

rapidement étrenner mon galon à la tête de mon peloton !...

Le visage de la vieille dame se rembrunit et mettant la main sur la bouche de l'officier, implora :

— Tais-toi..., mon grand..., tais-toi...

En ce moment, Jean s'exclama :

— Ah ! j'entends un trot dans l'allée..., voilà le canard attendu, sans doute... En selle, mon lieutenant...

Mais aussitôt, avec une véritable surprise dans la voix :

— La baronne !..., mais oui, c'est elle-même qui amène la bête !... matin, mon vieux, que d'honneur... L'officier avait blémi légèrement et frappait d'un air embarrassé sa botte de la pointe de son stick.

Le jeune garçon ajouta, d'une voix étranglée :

— A cheval, elle aussi !... oh ! mais mon lieutenant, vous ne vous ennuyez pas !...

Colère, Roger gronda :

— Jean, assez..., n'est-ce pas ?...

L'autre lança à son frère un regard étonné et mauvais :

— Oh ! oh ! les galons vous tournent la tête, mon lieutenant...

— Chuchuniou ! fit l'officier rudement, en montrant d'un geste énergique à son frère le stick qu'il tenait à la main.

Le jeune garçon grogna quelques mots inintelligibles, puis il tourna les talons et rentra dans la maison au moment où s'arrêtait au bas du perron madame Vigouroux ; un domestique la suivait, tenant en bride un cheval tout sellé.

Avant que Roger ni sa mère eussent prononcé une parole, la jeune femme s'exclamait avec enjouement :

— J'espère, ma bonne madame Le Guermeur, que vous n'aurez aucune inquiétude pour notre convalescent, puisque son infirmière l'accompagne.

— Oh ! madame la Baronne ! se récria la femme du garde en joignant les mains, c'est bien de l'honneur pour nous...

Mais la jeune femme de riposter aussitôt d'une voix vibrante :

— C'est pour moi qu'est l'honneur... Vous n'avez pas l'air de vous douter que votre fils est un héros.

Cependant, sur un signe de la jeune femme, le domestique s'approcha du perron et, tenant la bête par le mors, présentait l'étrier à l'officier.

Lestement celui-ci se mit en selle et, rassemblant les rênes, attendit le bon plaisir de sa compagne.

— Et vous savez, dit celle-ci, en souriant à la mère dont le visage s'embrumait quand même d'inquiétude, vous pouvez être tranquille..., avec moi, rien à craindre... Allons..., au revoir...

Elle poussa son cheval et s'éloigna par l'étroit sentier, suivie de Roger.

Celui-ci, à deux pas derrière elle, admirait la flexibilité de cette taille qui se courbait à tout moment sur l'arçon de la selle pour éviter une branche prête à lui cingler le visage, et aussi la blancheur de la nuque sur laquelle frissonnaient, comme de la soie dorée, les mèches du chignon massé sous le chapeau melon à bords larges...

Par instants, elle se retournait sur sa selle, demandant d'une voix pleine d'entrain :

— Eh bien ! mon lieutenant... ça va ?

Et il balbutiait troublé, ravi jusqu'au fond de lui-même de cet intérêt manifesté avec tant de charme.

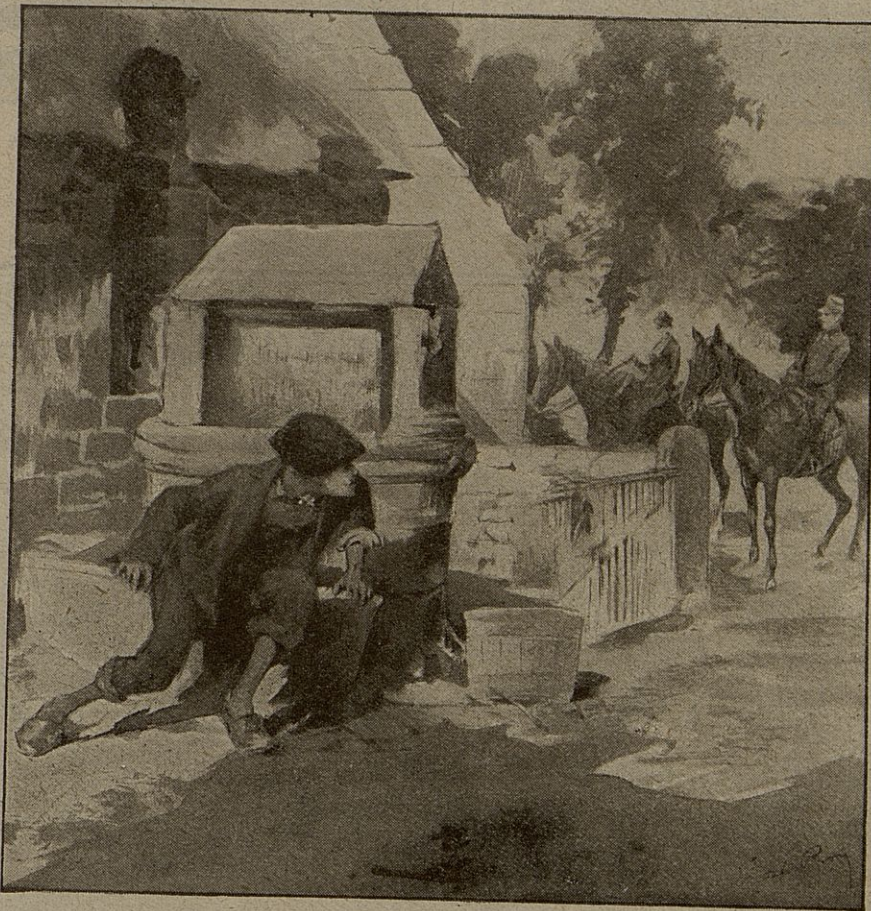
— Très bien..., comme vous pouvez voir...

Il la regardait et ne reconnaissait pas le visage grave, un peu fermé, qu'il avait vu pendant les semaines de danger, penché sur son lit de douleur ; le regard, non plus, n'était pas le même ; autant les prunelles grises sur lesquelles, pendant plusieurs semaines, il avait attaché son regard anxieux et interrogateur lui étaient apparues sévères et, un peu voilées de mélancolie, autant, en ce moment, elles lui semblaient refléter un enjouement presque enfantin.

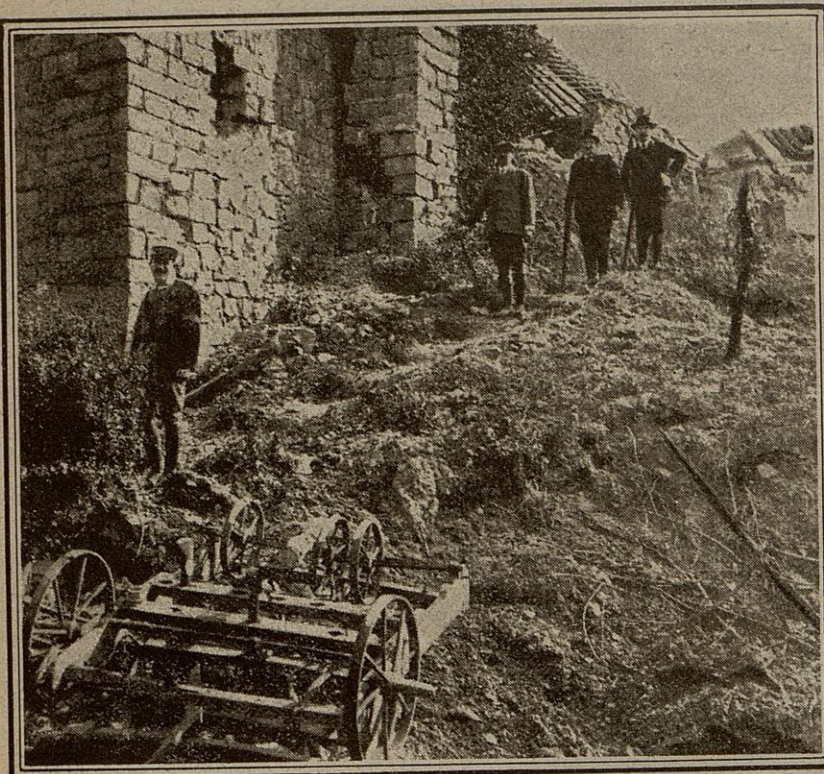
Oui, elle donnait l'impression d'une écolière qui fait l'école buissonnière ; la manière dont elle interpellait sa monture, la houspillait de son stick, pour lui faire exécuter une petite fantasia que ne nécessitait nullement la nature du terrain, tout cela dénotait un état d'esprit que n'avaient jamais jusqu'alors laissé pressentir la gravité presque sévère de son attitude et son verbe pour ainsi dire monosyllabique.

Roger allait au trop élastique de sa monture, sans détacher ses regards de l'élégante créature qui le précédait, étonné du renouveau que soudainement il sentait en lui, tout troublé en même temps de constater que ce renouveau cérébral, cette recrudescence presque miraculeuse de force physique, c'était à sa providentielle sœur de charité qu'il les devait...

(A suivre).



UNE VISITE A CARENCY



M. Joseph Reinach descend le sentier qui conduit à la « kommandatur » de Carency, au milieu des ruines et des débris de toute sorte qui jonchent le sol.



MM. Maurice Barrès, Pichon et Louis Barthou, guidés par un officier, parcourent les rues de ce qui fut le village de Carency, et qui n'est plus qu'un amas de décombres.

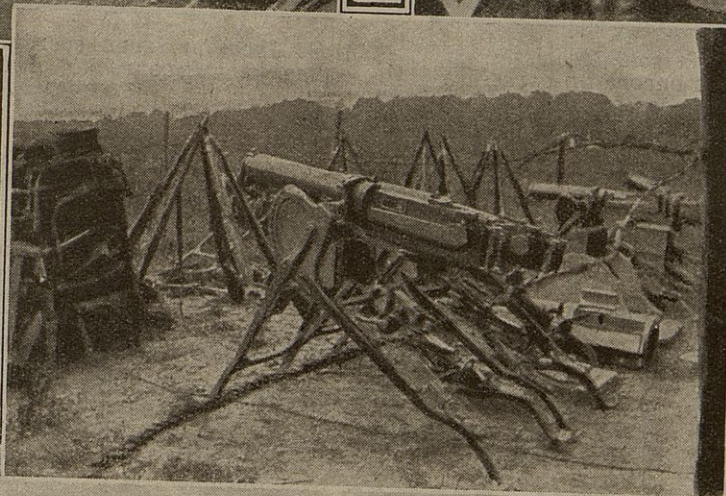
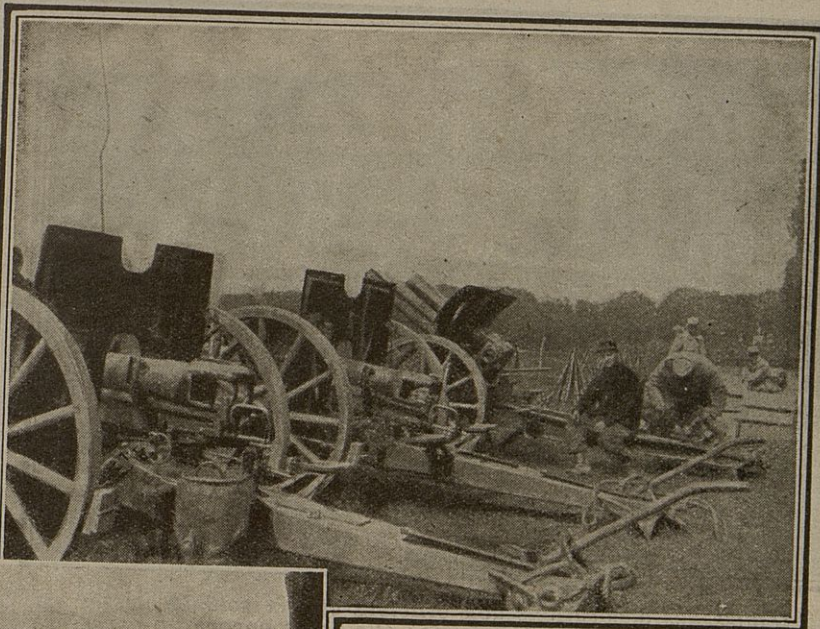


MM. Maurice Barrès, Louis Barthou, Stéphen Pichon et Joseph Reinach, que l'on voit ici, de gauche à droite, ont visité le champ de bataille de Carency et les ruines du village ; derrière eux se trouve la barricade en pierres et en sacs de terre qui défendait la « kommandatur » dont on peut apercevoir quelques lettres de l'inscription allemande.

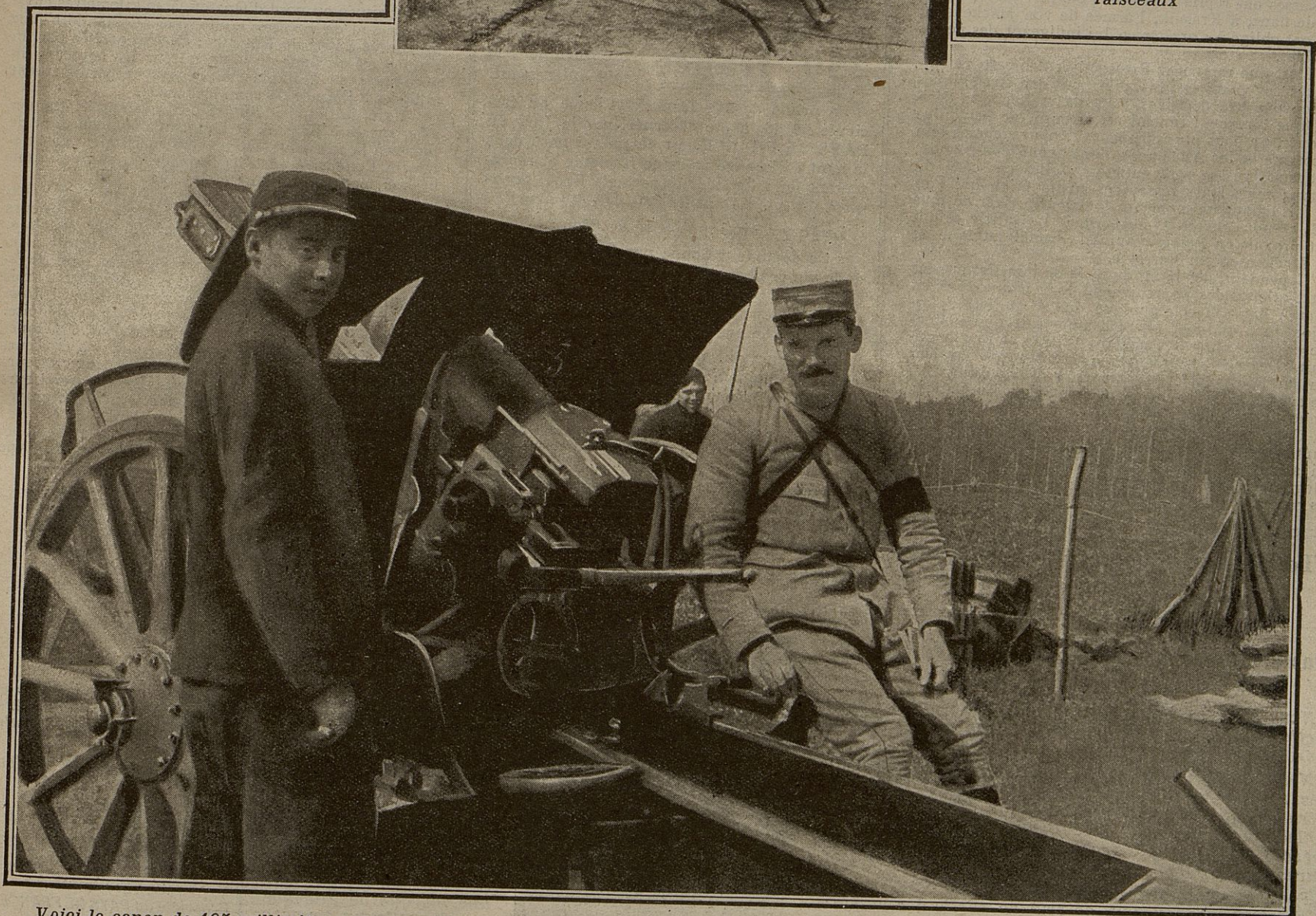
LES TROPHÉES DE NOTRE VICTOIRE



Lorsque, après les beaux succès remportés par nos troupes à Notre-Dame-de-Lorette, à Carency, à Ablain-Saint-Nazaire et à Neuville, on a fait l'inventaire du butin enlevé aux Allemands, on a trouvé une quantité considérable de munitions, de projectiles de toutes sortes, d'outils, de fusils, de mitrailleuses et même plusieurs canons de 77.

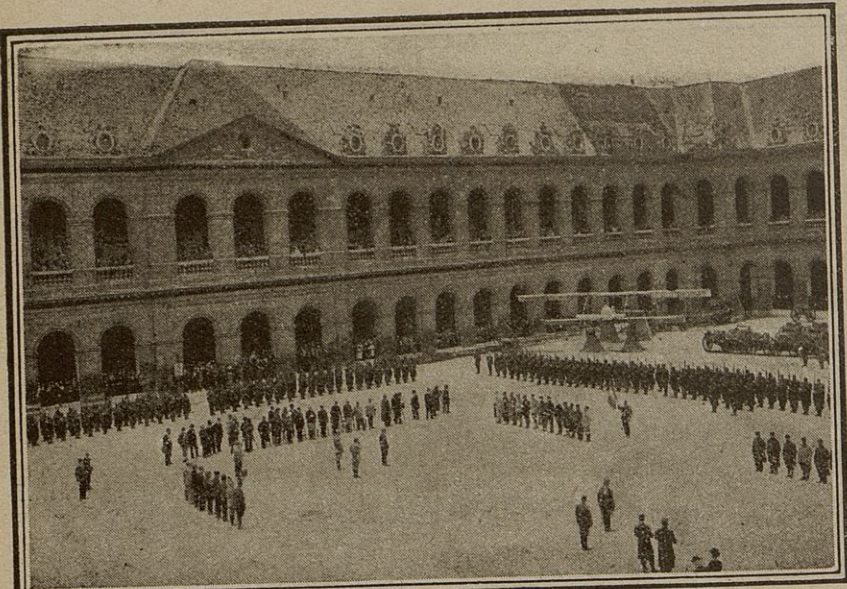


Ces trophées ont été transportés à l'arrière de nos lignes où nos soldats viennent les contempler. Nos photographies du haut de la page représentent : à gauche des mitrailleuses ; à droite des canons de campagne avec une pièce d'artillerie lourde ; dans le médaillon, des mitrailleuses et des fusils en faisceaux



Voici le canon de 105 millimètres pris aux Allemands au cours de la bataille d'Artois ; l'ennemi avait placé cette pièce d'artillerie lourde assez près de nos lignes ; il ne pouvait croire, tant étaient considérables les défenses qu'il avait organisées dans cette région, que nos troupes arriveraient jamais jusqu'à ce canon ; et cependant l'élan de nos fantassins fut tel que l'ennemi dut s'enfuir en laissant les canons entre nos mains.

LES ACTUALITÉS



La remise des décorations aux officiers et aux soldats blessés est toujours une cérémonie imposante ; elle revêt encore un caractère plus grandiose dans le magnifique décor des Invalides.



M. Jacquier, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, prononce un émouvant discours aux obsèques des victimes qu'a faites l'explosion d'une cartoucherie à Marseille.

SUR LE FRONT RUSSE

Le mouvement entrepris par les armées austro-allemandes, dont le premier groupe, sous le commandement de von Mackensen se dirigeait du sud vers le nord-est, tandis que le second groupe tâchait de passer le Dniester et de converger vers le sud-est, ce mouvement de grande envergure et par cela même hasardeux, a subi tout à coup un premier temps d'arrêt ; comme il était à prévoir, les Russes ont repris vivement l'offensive et ont attaqué de flanc, à Krasnik, l'armée de von Mackensen ; ils l'ont obligé à s'arrêter en lui infligeant des pertes sensibles.

C'est que reprendre Przemysl et Lemberg ne suffit pas ; ces victoires plus politiques que stratégiques ne peuvent être décisives ; on n'a vraiment la décision que lorsque l'ennemi est anéanti, ne peut plus attaquer, ne peut plus combattre ; nous sommes loin de compte et les Allemands l'ont avoué eux-mêmes ; les armées russes sont entières ; elles ont cédé du terrain ; mais leurs ressources en matériel, qui leur ont fait défaut un moment, vont leur arriver de tous côtés et nous reverrons au nord de la Galicie ce qui s'est produit en Pologne après la brutale attaque de von Mackensen sur Varsovie.

Cependant, dès la fin du mois de juin, les armées austro-allemandes poursuivaient leur mouvement en avant ; dans le communiqué du 1^{er} juillet, l'état-major du grand-duc Nicolas annonçait que l'offensive ennemie entre les rivières Wieprz et Bug continuait. Des combats tenaces d'arrière-garde avaient lieu sur la chaussée de Tomaszow à Zamostie ainsi que sur les routes se dirigeant vers Sokal. En Galicie, l'ennemi, malgré ses attaques tenaces, était contenu.

Ce mouvement vers le nord-est continuait les jours suivants : un régiment de la garde prussienne, qui s'était emparé du village de Jonkow, en était délogé après une vigoureuse contre-attaque des troupes russes. Toutes les attaques austro-allemandes sur

le front Sokal-Galitch, étaient repoussées avec de grandes pertes ; les Russes faisaient plus de deux mille prisonniers ; toutefois d'importantes forces ennemies réussissaient le 1^{er} juillet, vers le soir, à se maintenir sur la rive gauche de la Gnita-Lipa.

Les 2 et 3 juillet, des combats acharnés avaient lieu entre la Vistule et le Bug ; les Russes arrêtaient avec succès une offensive ennemie sur la rivière Wyjnitza ; les pertes allemandes étaient encore assez élevées. Dans une attaque brillamment menée, les régiments caucasiens du général Ismanoff, enlevaient le village de Tarjimekhi que l'ennemi avait réussi à occuper. La poussée allemande sur la Gnita-Lipa était enrayée.

Le 4 juillet s'engageait la bataille de Krasnik qui est située au nord d'Opatov, à 40 kilomètres environ au sud de Lublin. L'offensive allemande s'était prononcée à l'est de Krasnik ; elle fut arrêtée par un coup porté au flanc de l'ennemi sur les hauteurs au nord-ouest de Wilkolaz où de graves pertes furent infligées à l'armée de von Mackensen.

Le 6 juillet, les Russes continuaient à attaquer avec succès à Krasnik et l'ennemi était contraint de passer à la défensive. De même ils arrêtaient complètement l'offensive austro-allemande au sud de Grobechoff, entre la Wieprz et le Bug.

Dans la Baltique, la flotte russe mettait à son actif un nouveau succès. Le 1^{er} juillet, les croiseurs russes *Bruick*, *Makaroff*, *Bajan*, *Bogatyr* et *Oleg*, rentrant d'opérations, rencontraient une escadre allemande composée d'un croiseur léger du type *Angsburg*, un mouilleur de mines du type *Albatros* et trois torpilleurs d'escadre ; le combat s'engageait et l'*Albatros*, désarmé, dut s'échouer sur la côte suédoise. Les autres navires allemands s'enfuyaient. Quelques instants après ce premier engagement, les croiseurs russes se trouvaient encore à portée de deux croiseurs allemands et de quatre torpilleurs. Les deux croiseurs allemands, attaqués par le *Rurick*, eurent de graves avaries et s'enfuirent dans le brouillard.

Entre temps, un sous-marin anglais avait coulé dans la Baltique un cuirassé allemand du type *Deutschland*, 13.000 tonnes.

LE PAYS DE FRANCE

offre chaque semaine une prime de

250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 38, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru dans le haut de la page 12 de ce fascicule et représentant des tranchées de seconde ligne, document intitulé "Dans les bois de l'Argonne".

Le Jury a ainsi motivé sa décision :

« Ce document donne une idée très exacte de la vie des hommes au repos relatif dans les tranchées de seconde ligne. Il met en relief, d'une façon très claire, une des phases de l'existence de nos soldats au front. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

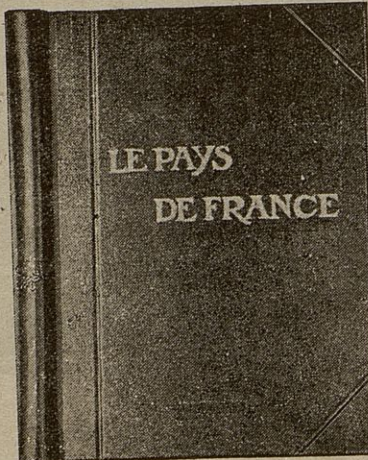
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaite celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.
(Modèle Déposé)
Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière
N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Mais, ... c'est une femme de ménage que j'attendais.
— Ça n'a pas d'importance, je vais toujours faire vos cuivres.



— Maintenant que nous sommes masqués, nous pouvons aller dans les "balles".